

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FOLIATION
SUIVI DE
PRÉSENT DE LA VOIX

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MÉLANIE LANDREVILLE

FÉVRIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie la brume, les plantes, les routes désertes éclairées par les rayons du petit matin, les ami.e.s de passage ou pour la vie. Je remercie les rêves, le vent.

Je remercie, en général, les féministes. Sans vous, il ne se passerait rien qui vaille la peine d'être vécu.

Je remercie les femmes de Némésis. J'ai appris auprès d'elles le sens de l'engagement, de la solidarité, de la confiance. Merci d'avoir rugi avec moi. Merci pour les fêtes, les rires, vos personnes fortes, inspirantes, courageuses. Vous vivez dans mon cœur.

Merci aux êtres doux : L'Iris, Michael, Luka, Azalée, Nathalie, Julie, Liliane, Gabrielle, Camille, Maxime, Ian, Léonie.

Merci à ma fille chérie, Gaëlle, pour la force que tu m'inspires. Je t'aime.

Enfin, c'est impossible de passer sous silence l'importance de René Lapierre, mon directeur, sans le support de qui je n'aurais sans doute jamais pu écrire ces pages. La confiance avec laquelle tu as accueilli, en 2012, cette femme qui voulait écrire était impressionnante. Même si c'était ce dont j'avais le plus envie, quelque chose en moi n'était pas disposé à recevoir d'emblée cette confiance. J'ai eu beau en faire l'expérience à travers nos échanges, ma peur était si grande qu'elle la noyait. Puis c'est arrivé, un jour que j'écrivais cachée dans les Laurentides : la confiance s'est présentée toute seule. Je l'ai reconnue parce que tu m'avais montré. Je ne sais pas à quoi ça tient; une qualité, quelque chose de précieux dans la texture de l'attention. C'est immense, joyeux. Merci d'avoir pris le temps. Merci pour ta colère et ta révolte. Merci de les avoir partagées. Merci de t'être tenu là avec moi; là où ça tire et ça fait mal.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
FOLIATION	5
I- Je dis	7
II- Josée	21
III- Matérialisme dialectique	40
IV- Mères et filles	47
V- Comme si j'étais la Méduse	58
PRÉSENT DE LA VOIX	69
Du lieu	70
Les feux dans l'évier : Hochelaga	72
Présent	74
L'indisciplinée	78
De l'insensibilité de la mécanique	89
L'intimité politique de l'échec dans le poème	97
Du lieu : le cas de la porte	102
Apparaître – disparaître	107
Miroirs	110
Voici les États-Unis face au désir des femmes	113
J'écris maintenant	117
Les feux dans l'évier : les feux de l'enfance	120
Six mois plus tard	123
BIBLIOGRAPHIE	126

RÉSUMÉ

Devant les violences, je reste souvent sans voix. Les violences sexuelles vécues par les femmes me perturbent d'autant plus que je suis moi-même une femme et que je ressens, en moi, l'incontournable exil que les violences sexuelles provoquent dans le corps. Cet exil atteint la voix et provoque un silence qui perpétue les mécanismes de désobjectivation. Pour cette raison, mes poèmes cherchent à se rapprocher de la blessure, à se tenir en elle et auprès d'elle, aux frontières du dicible et de ce qui n'est pas présentable ou recevable : la colère contre les violences, le désespoir, l'humiliation, le dégoût de soi, la vulnérabilité, la fragilité. J'ai voulu, au moyen de l'écriture poétique et essayistique, tenter d'aller vers ce qui souffre et dont l'approche favorise une stase nécessaire à l'attention pour qu'enfin émerge une voix. Alors, le recueil va vers le lyrisme, lieu possible d'expression de la présence/corps et de l'adresse/manque.

L'essai, quant à lui, considère le processus d'écriture à travers le prisme des événements de l'automne 2014, moment où des femmes se sont mises à raconter les violences sexuelles qu'elles avaient vécues. Devant tant de courage, et à constater ce que cette révolution déclenchait en moi et autour de moi, je n'ai pu envisager l'écriture en faisant abstraction du double mouvement : rupture et ouverture. Rupture en regard d'une trame historique et narrative porteuse de délégitimation des révoltes féministes ; et ouverture vers un devenir inconnu, un temps de liberté énonciatrice.

C'est ainsi que le recueil et l'essai révèlent l'écriture et l'écrivaine dans leur solitude, et en appellent à la solitude et la fragilité de l'autre dans un geste de dénuement, ralliant par là l'idée que le sujet lyrique « ne doit plus distinguer entre son cœur et celui du monde¹ », mais mettre l'un et l'autre en rapport. Dans cette perspective, l'essai exposera les relations entre le contexte sociopolitique et la pratique de la poésie comme lieu d'un renouvellement épistémologique du vivre, comme révolution perpétuelle.

POÉSIE – VIOLENCES – SEXUALITÉ – VOIX – FÉMINISME – PROCESSUS D'ÉCRITURE – LYRISME
– COLÈRE – #AGRESSIONSNONDÉNONCÉES –

¹ Martine Broda, *L'amour du nom. Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti, 1997, p. 233.

FOLIATION

La foliation (du latin folium, feuille) est une structuration en plans distincts des roches métamorphiques. La structure est marquée par l'orientation préférentielle de minéraux visibles à l'œil nu.

Wikipédia

I - JE DIS

Je n'ai pas l'intention d'être raisonnable.

Gertrude Stein

Que ce soit dit une fois pour toutes, je fais partie des gisantes, des météores. J'ai toutes les chances d'être pervertie, ravagée, lavée de honte, de colère, d'amour. La glace qui colle à ma peau garde la mémoire des sexes blessés, des musèlements, des cris et des ivresses. Mon éternité dénoue son souffle dans le cœur de l'oiseau.

Je dis que ton corps est un aimant une bouée
un highway une forêt une rivière à saumon un
béluga une supernova un archaïsme de la
langue une statue de sel de cire de marbre de
douleur. Vers toi, je trouve un enchantement
une saison claire un matin. Nos sangs
renouvelés s'égayent dans l'alcool de la nuit.

Je dis par mon désir que je suis une terrible déesse ; je mange vos langues vos têtes vos cœurs, ceux-là qui ne savent pas aimer. J'absorbe l'économie du savoir pour l'écouler aux marchés de la déroute. Dans ma panse d'obscurité, je digère le temps de la rage.

Les traîtres seront libérés : ils marcheront nus à même la matière fécale chiée là. Jamais plus ils ne rompront avec la peur d'être agressés.

Je dis la mort me nargue depuis mon enfance
cachée sous la galerie. J'entends les
suintements de l'instant qui fuit. Le cœur
arrêté sur les départs, les moqueries, la défaite
de ma voix. Là, le voile de ma terreur brûle.
Là, l'enfer est ma connaissance.

Je dis je me constitue une armée de djinns et nous montons à l'assaut des rigidités, de ce qui se refuse à être doux, de ce qui terrifie les feuilles, les cavités, la nuit, le désert, les tentations.

Nous ne laisserons pas la lumière éradiquer les ténèbres. Nous mastiquerons les blessures pour les cracher dans les étoiles.

Je dis ma peau de sphaigne est imbibée
d'écrins de fortune de soirs de prie-Dieu
renversés montés en barricades en cathédrales
en monuments aux morts en chansons dressées
dans les cloisons des villes comme des
montagnes qu'on ne sait plus franchir.

La jupe plus courte encore que mon souffle, je dis que je ne suis pas anéantie, je ne disparais pas derrière les attentes. Mes articulations déliées, je me défais des régulations et trouve mon corps-morsure qui ne dissimule pas ses intentions.

Je pénétrerai le désir au-delà des parties génitales, serai installée dans le mystère, pleine de sang et de soupirs.

L'ossature de ma mémoire et mon larynx gris rayé de dialectes entrouvrent les cœurs ramassés sur eux-mêmes. C'est inévitable : les couloirs du devenir-seul révèlent des corps oubliés jamais touchés jamais caressés jamais aimés.

J'entre par l'architecture des ombres de midi et recueille le sec des journées passées à courir derrière un vide jamais rallié.

Je dis que coule la lie des jours avec ses jardins d'herbes sacrées : la pulmonaire la lobélie la scutellaire le houblon la valériane l'ancolie la mauve. J'insiste pour te murmurer que le jour ne naît jamais dans le creux d'une colline, qu'il vient un temps où le métal des villes ne suffit plus à nourrir ton âme, que la vie ne se passe pas sur le tarmac, que c'est ici que commence le monde avec ses pieds de soie.

Je dis que nous errons au travers des ténèbres,
la tête enfouie, coupée, disloquée dans le
ventre.

Après que la pluie eut puisé l'aube et
déshabillé des mamans, des poussées de
verbes contractées dans les fougères cherchent
à renverser le silence.

Je dis : les heures montent au matin comme la
sorcière sur Caliban.

La possible refonte des espoirs exsude du petit
jour et des labeurs patients.

Je dis c'est avec le ventre, comme une maison dans la peau, que l'on peut filer à la vitesse des galaxies et rencontrer les ancêtres ou s'approcher des secrets.

Il serait avisé de reconnaître les limites de la connaissance et de maintenir dans nos mains l'humilité de l'ignorance. Il s'agit peut-être là du plus sûr moyen de transport.

II-JOSÉE

*Les femmes ne dorment pas, elles pleurent, elles
se révoltent, elles errent, elles prient, elles tuent
sous les pieds rapides de la passion.*

Josée Yvon

Je franchis cinq fois la Passe au Diable pour
ramener l'enfance laissée pour morte,
muselée au bout d'une table.

L'ocre des seuils est une liane.

Me voilà avec celles qui furent déchues.

Josée et moi visitons le cimetière de mon enfance. Le frimas a tout recouvert. Le temps où je jouais ici n'a laissé que la marque de cisaillements. Je ne sais pas comment me comporter. Je dis à Josée que j'avais l'habitude de caresser les seins et les fesses des Vierges de plâtre : un embrasement plus fort que la honte. Elle rit. Nous ne sommes pas les premières vestales et l'ultime n'est pas encore née. Une étincelle a rasé la prétention de l'indiscutable.

Josée évoque la fois où j'ai eu peur d'un visage déformé par la haine. Elle le fait exprès, elle sait bien qu'il s'agit de mon père. Elle me parle d'autres choses, du chat qui passe, du courrier, de midi, des prévisions astrologiques et d'une *miss* associée à une marque de bière.

Josée serre les poings vers celui qui crie sur l'enfance. Sa bouche est un semi-automatique. Elle sort un mouchoir. Je n'ose pas encore lever les yeux. Nous ne comprenons pas.

Josée a saisi l'horizon à deux mains et l'a retourné. Nous n'avons plus le temps de rétrécir, de nous rendre plus invisibles que la matière noire. Un corps singulier a pris notre place. Le jour nous dégringole dessus, mais nous expérimentons la technique ancestrale de la feinte.

Josée arrive en Cabrio. Je me sens inerte. Elle dit qu'elle veut m'emmener voir la mer, que l'air semble me traverser comme si je n'étais plus que des filaments de muqueuses.

J'ai perdu : une boîte, un trou, un carré, une chambre, une seconde, des formules.

Je n'ai rien pour aimer.

Josée déchire le jour. Elle chante à tue-tête avec la radio. Nous roulons vite, ça défile. Les drapeaux et les panneaux publicitaires confondent les allégeances et les serments de loyauté. Elle éteint la radio et allume une cigarette. Elle dit *la peur court dans le rachis et dans les culottes des filles.*

(Tu sais, j'ai peur tout le temps. Mon âme bat
si vite. Tu poses ton manteau sur mes épaules.
J'ai peur tout le temps.)

Josée est à mon chevet. Nous nous sommes arrêtées dans un truck-stop un peu à l'ouest d'Albuquerque. Les moteurs ronronnent tout près. Elle ne me quitte pas. Elle tient ma main. Quelqu'un s'approche. J'entends des mots que je ne comprends pas. Il fait noir. Josée est encore là, mais les mots ne m'atteignent plus. Je suis tombée dans le ventre du rêve avec les échos du chœur qui dit *entre nous tout va bien nous sommes aimées.*

Elle me dit *la tentation est une grâce, non une faute*. Depuis le début nous nous étions trompées, quelqu'un avait dû mal lire, s'était énervé. Josée fait le dragon. L'air est frais.

Je cherche les os, la chair du désir sur l'asphalte stérile du *Sierra Nevada Hotel*. Josée m'attend dans la chambre pour un dernier verre. Ici, la texture des ombres et de la lumière appuie sur mes yeux avec la même précision que le tintement des glaçons dans les verres. Des peluches de glace se détachent et enneigent de fatigue mes muscles. Je ne peux plus attendre, je vide mon sac sur le lit. Des squelettes se répandent et tourment leur tête vers moi.

Tous les corps sont des cherche-caresses.
Josée ne s'enlise pas au milieu des
compromis. Devant elle, le monde s'ouvre
enfin.

C'est la fête, nous buvons des incendies de femmes qui s'étirent tout sexe dehors langue râpeuse pas sages pas propres pas habillées pour sortir. Josée me dit *le cœur est en exil dans la lumière*. Nous faisons tout n'importe comment, même l'amour, accouplées à la rage.

Ça fait cinq martinis que je m'envoie et je fume cigarette sur cigarette. Mes doigts s'agitent à chasser quelque chose sur mon visage comme pour déloger une peine. Je ne veux plus être une fille, mais devenir une ruine, appartenir aux vents.

Josée porte le chandail rose qu'elle ne met que la nuit quand elle est seule. Elle dit qu'avec lui elle peut oublier le jour, muter en molle. Elle s'enfourrait dans n'importe qui, n'importe quoi.

Je n'échappe à rien. Je bois l'eau qui ne m'hydrate plus. Je me hasarde à escalader les murs que je porte en moi. Sur le sol de la cuisine, ma famille gît dans sa mare. Je suis en fuite. Je n'échappe à rien.

Josée tient ma soif à perpétuité étanchée à son sein. Je reste là sans trop bouger.

L'âme se polit dans la vase. Très vite, il nous est possible de comprendre la nature du mot extase ; son affinité avec la dissolution et les retrouvailles.

III- MATÉRIALISME DIALECTIQUE

le déchirement ne va pas nous quitter

Josée Yvon

Si seulement je pouvais être nous. Ni toi, ni moi. Ni homme, ni femme. Nous, inséparables. Mais je sens la béance malgré tout. La béance surtout. L'incalculable horizon de défaillances. Et puis moi, une, seule, avec le vide absolu de mon cœur.

La lumière n'est pas libre. Elle porte le poids des révélations et des nuits. Peu importe que Dieu en soit ou non l'origine. Un jour le corps rayonne. Un autre, il se décompose parmi les déchets.

Une lignée immémoriale nous traverse
comme un vent invisible piqué de spectres et
de nuit. Elle déborde les cadres des portraits
d'hommes effrayés, transformés en absolue
grandeur. Je préfère ce qui est dépourvu de
supériorité, qui s'offre dans l'impensé du
présent comme une bouée une déchirure un
échec.

La mémoire sourd de nos os comme la nuit
ravive l'empreinte de la mort et la colère du
refus. Inclignons-nous devant la science des
cadavres pour nous lover dans la chaude
splendeur de la moëlle.

Là, je trouve ce qui ressemble à des passages, des traversées, à ce qui emprunte au dos nacré des aspirations incertaines, au temple dégradé du temps, à la catastrophe de l'information en continu. Là s'installe ce nous : spectacle d'inconstances, de territoires dérobés, de chairs grêlées d'ordre et d'obéissance. Nous, dans le duvet des matins, comme encore parfois l'espoir, la confiance, la révolte. Nous, cette pulsation de résistance, de débordement, d'amitié.

(Je veux seulement conserver ma solitude, une épave échouée, un banc de mirages.)

IV- MÈRES ET FILLES

*And there is a charge, a very large charge
For a word or a touch
Or a bit of blood*

Sylvia Plath

Mes mains sont sales, tachées de rage.
L'oubli s'éparpille parmi la cendre avec la
disparition des filles. Mes os de mémoire
clouent des avertissements pour malentendant
existentiel. Souvent, avec le cœur qui
manque, je me fonds dans le jour comme une
mère inconnue. Nous sommes plusieurs à
savoir.

Je voudrais me glisser jusqu'au cœur presque possible de ma mère. Abîmer ma soif à même ses vaisseaux. À chaque battement, je revis le petit cauchemar de disparaître sans laisser de traces.

Désormais je promène mes vies nues et
masquées et menteuses et meurtries. Je suis
une chienne, ma mère, on me mange la
queue, les oreilles, les os dans les ruelles.

Je suis seule, ma mère, et tu ne reviendras plus. Tu as recouvert mon existence d'un drap. Mon visage était trop affreux. Le vent me redonne mon cœur. Où je m'enfonce, je trouve les traces d'une puissance. Je le dis pour me rassurer : pour vivre, je bois l'essence de tout.

Ma mère, tu n'as pas su que l'odeur de la ville consumerait ta fille jusqu'à l'étrangeté. J'ai rongé ma mémoire pour que, de nous deux, tu sois la plus forte. Mais le mal tient toute la place en moi. Je suis amoureuse de l'onde et mon cœur est une fournaise.

La pluie traverse la véranda et s'échappe dans la cuisine. Au-delà de la table, elle s'épuise à ramper. Je la vois croupissant dans une serviette en boule au fond du bain.

C'est mon père maintenant qui frappe à la fenêtre. Je lui tourne le dos. Je ne peux pas voir son visage.

Je suis à présent la mère, l'enfant, la croix. Je suis leste et nue, couverte d'escarbilles et de bulbes. Père et mère me montrent des figures traversées de barreaux. L'eau me comble. Je les trahis.

Ce soir, ma fille a peur du monstre. Moi comme elle, j'ai peur du monstre. Il n'y en a d'ailleurs pas qu'un seul.

(Toutes les mères le savent. Les filles finissent par les recevoir en elles.)

Je ne le lui dirai pas. Pas cette nuit. Pas encore. Je ne lui dirai pas qu'à bien des égards, moi aussi je suis un monstre.

À la piscine, nous regardons les nuages glisser en bordure des cimes. L'été ouvre des espaces de paix et d'insouciance.

Aujourd'hui, je décide qu'il en sera ainsi. Que ma volonté soit faite.

Elle se rappelle les étoiles. Elle pointe le ciel avec sa douceur et imagine sa petitesse. La mienne aussi. Je ne suis pas une géante, juste une maman.

V- COMME SI J'ÉTAIS LA MÉDUSE

*The absolute sacrifice.
It means : no more idols but me,
Me and you.*

Sylvia Plath

(Je pousse le jour jusqu'aux larmes. Je ne demande rien à Dieu. Le ciel est vide. La matière n'est pas sourde pour autant.)

Je vous regarde sans honte, vous qui sortez de la boue avec vos corps exténués, vos yeux dénudés, l'offrande de vos bras, de vos hanches, de vos bouches engagées vers ce qui s'étire et tremble. Je vous porte en moi corps zébré de terre, de moisson, d'ouvrières, de mains retenues, de bas-ventres excités ou inquiets, de carrefours bondés de passantes anonymes chargées de cosmétiques, de vêtements synthétiques et d'amours compliquées.

Aux plus sombres instants, je pense à ces courbes d'espace, de temps et de matière. J'appuie ma fatigue sur l'ombre comme s'il s'agissait d'une embrasure. Mes mains dénouent l'impénétrabilité des êtres pour que s'oxydent le désespoir et les humiliations.

Ouvre les yeux. Encore là. Encore seule.
Encore image. Encore écho, miroir, absence.

J'aurai baissé les yeux sur moi, sur elle, sur
lui, sur tous ces corps, ces présences
concrètes, friables. J'aurai découvert ces
espaces d'infini, d'irrégularités, de vestiges et
de pertes : des êtres prêts à se dissoudre ou à
aimer.

Ici m'arrive tout ce que l'on peut attendre. Ici change tout le temps. Ici la blessure en même temps que la joie. Ici simplement la blessure. Ici simplement la joie. Ici la chaleur de ta présence et ma voix. Ici une table, une étoile, la galaxie. Ici les draps le miroir la télé. À toute vitesse une déchirure avec de l'eau des larmes un gémissement un cri un enfant. Ici le lit la morphine l'évanouissement la morte. Ici sur mon départ. Ici encore sur le seuil à te regarder me quitter. Ici sans appui. Ici à la merci du vide. Ici la désolation, le lacs des écueils. Ici je m'accroche aux racines du dernier arbre. Ici presque étrangère. Ici aux limites du vertige de l'hospitalité.

Ici le vent se lève d'un coup et le drap se retrouve dans les branches à une hauteur impossible. Ici je répète l'anecdote, je donne des explications au voisinage tous les jours. Ici ça fait trois ans que ça dure. Ici l'hiver j'ouvre la fenêtre la nuit pour entendre les lambeaux. Ici l'usure m'aura hantée.

Ici des hommes auront atterri dans ma vie avec des idées précises sur l'éducation des petites filles et la protection des mères. Ici je les aurai lâchés dans le vertige. Ici j'aurai vécu des deuils, fait une fête. Ici j'aurai cassé des miroirs, ramassé des brassées d'inspiration, monté en neige les lamentations du père.

Où sont les particules de désir? Où s'épanouit le
péril d'aimer? Où vont les sommets des moments
inoubliables? Où ondoie la vaste plaine des
sœurs? Où conduit le jeu des regards? Où
s'accomplit la frontière de l'oubli? Où touche
l'horizon des tempêtes? Où frissonne la ligne des
draps dans le vent d'été? Où témoigne la marche
du respect? Où jacasse la puissance des sexes?

Ici ce qui s'attrape par le col, par la gueule. Ici ce qui s'étire et qui remue. Ici ce qui est moi dans sa splendeur. Ici le grotesque de se mériter. Ici la station balnéaire en tracé séduisant sur ta peau en vacances de plaisir. Ici la stratégie des mycoses. Ici la permission de s'ouvrir en faisant du vent et de la laine. Ici la traduction du rire en spécimen d'humilité. Ici la banalité des cathédrales. Ici le repose-pieds des manœuvres. Ici la tranquillité d'une pipe ou d'un balai. Ici le sourire des grands-mères. Ici la fabrication des incendies.

PRÉSENT DE LA VOIX

DU LIEU

C'est ce «donner lieu» qui est, me semble-t-il, la promesse tenue par la parole. Elle nous laisse entendre les questions du lieu comme étant fondamentales, fondatrices et impensées de l'histoire de notre culture. Ce serait de consentir à l'exil [...], que la pensée adviendrait à l'humain.

Anne Dufourmantelle

Je commence par penser une île, ou du moins, par m'y essayer. Il m'arrive de ne plus avoir de souvenirs d'elle. Je me sens alors sans lien, sans lieu à être, sans lieu d'être. D'autres fois, mon attachement à son souvenir est tel que je me trouve incapable d'être au présent. Je suis alors une place vide, un lieu déserté, un corps hanté, une illusion. L'île que je reçois en moi est, le plus souvent, assez rude, comme sortie des profondeurs depuis peu. Rocailleuse, elle n'est pas très grande. Si je me tiens en son centre, je peux voir la terre ferme près de laquelle elle a émergé. Mais bientôt, le brouillard se lève et je ne sais plus rien que cette île et la solitude.

Seuls les cris d'oiseaux et le sifflement du vent froissent le silence de l'île. Cette langue d'éléments naturels impose son rythme : processus lent, marqué de changements brusques ou imperceptibles. Comme en douce, loin des regards. Loin de la pensée. Loin de ce qui enferme et ne sait plus laisser vivre.

L'île accueille l'inconfort des mouvements, offre un appui au désarroi des sens. Elle berce l'ambiguïté, invite au repos, à la contemplation.

C'est dans ce rapport à l'île que j'arrive à penser mon rapport au monde. Elle m'apparaît ou disparaît sans cesse, me laissant souvent orpheline, en exil loin de ma terre; ma relation à elle me donne ce que je cherche, le sens d'une appartenance à ce qui est ancré dans un réel que personne ne peut envisager et que, moi-même, je n'arriverai jamais à saisir tout à fait. C'est en m'appuyant sur cette connaissance imparfaite que j'arriverai peut-être, désormais, à écrire et à être moi.

LES FEUX DANS L'ÉVIER : HOCHELAGA

Il est dix-neuf heures vingt-trois. Je regarde les murs blancs de l'appartement, la petite sècheuse Maytag. Je n'ai pas dormi depuis plusieurs jours. Les tuiles de la cuisine sont froides et lisses. Elles ne brillent pas. Le comptoir est gris moucheté, l'éclairage dru. Il n'y a pas de déco. Pas de traîneries. Plus rien non plus à manger. Au moins, il n'y a pas d'insectes. J'ai froid. Je vais faire du feu. Je prépare mes cahiers Canada, ma pile de feuilles Elroy. Ceux et celles dans et sur lesquels, depuis des jours, j'écris et dessine. Je trouve la boîte d'allumettes, celle avec un oiseau rouge. Je déchire des liasses. Je forme de petites boules lâches. Pour que le feu prenne, il faut que l'air circule.

Une boulette à la fois, je monte le bûcher au fond de l'évier en acier inoxydable. Je me sens tendue, mes mâchoires font mal. Je voudrais dormir mais j'ai froid. Il me faut du feu, son urgence, son pouvoir m'appellent. Je gratte une allumette et j'approche la flamme qui jaillit d'une boulette, d'une arête du papier qui noircit, puis rougit et s'enflamme. Presque rien d'abord. Le papier brûle mal, mais j'insiste. Une flamme s'élève bientôt, assez puissante.

J'ajoute d'autres liasses tranquillement et je prépare des « bûches » : ce sont des cahiers entiers que je roule bien serré pour qu'ils ne se distendent pas trop. Quand je suis certaine qu'ils sont bien roulés, je les pose à leur tour dans la marre de feu. Une d'abord. J'attends qu'elle prenne bien. J'ajoute la deuxième. Le feu me fait du bien. Il me calme. Il m'emballe. Je ris. Le silence de l'appartement crépite. Les flammes montent bien. Elles lèchent le dessous de l'armoire qui se trouve au-dessus de l'évier. Ça noircit le bois. Je fais attention. Je suis prudente : je me recule. Le papier brûlé sent bon.

Je place une feuille libre au-dessus des flammes; le feu la mange et l'emporte. Cent fois, je recommence. Partout, dans la cuisine, de petits feux vivent, s'ouvrent, dévorent les pages de l'ennui, du mépris, de l'écrasement. Je danse, de la table où se trouvent les feuilles sur lesquelles court une écriture entassée, irrégulière et vive, à l'évier devenu un lac de flammes. Je retrouve cette vivacité dans mon pas qui danse de la table à l'évier. Le feu chante. Les feuilles brûlent, s'envolent, jonchent le plancher.

Le brouillard s'installe dans la maison, je ne vois plus rien. Mon corps est enfin libre. Je tombe. Hochelaga n'existe plus. Montréal n'existe plus. L'histoire n'existe plus. Plus rien n'existe qui fasse mal.

PRÉSENT

Je t'écris à l'heure même en soi-même. Je ne me déroule que dans l'actuel. Je parle aujourd'hui — non hier ni demain — mais aujourd'hui et en cet instant périssable même.

Clarice Lispector

J'écris au présent, pour marcher dans le doux de l'événement, dans sa révolution anodine et en constant mouvement. Le présent permet le déploiement des traces et des échos du corps. Il admet la découverte, la surprise, la curiosité. Vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis du monde. Il peut ouvrir sur une nouvelle strate de l'identité; peut devenir une intarissable source de jaillissement, de surgissement. Mais le présent ne se donne pas d'emblée. Il porte en lui une exigence avec laquelle il est inutile de négocier : l'attention, souvent mise en danger par la peur de l'inconnu contenu dans le présent. Si bien que de s'installer dans le présent ou simplement en tenter l'expérience ramène le corps à la conscience avec ses entraves, ses douleurs, ses limitations, ses joies et ses désirs. La proximité d'une telle intensité est souvent insoutenable parce que le corps et la conscience ne se rencontrent plus que très rarement. Ça résiste à s'installer dans le présent. La conscience, si bien entraînée depuis la naissance, fuit devant la capture du corps. Pourtant, il semble que le présent, qui ouvre sur le corps et la conscience, soit le remède le plus radical à toutes les tentatives de nous soumettre à quelque impératif que ce soit. Les mécanismes d'éjection en jeu dans le présent portent la connaissance des instruments utiles à leur débouloonnement.

Si le désir de demeurer présente au présent est le signe d'une possession de soi, on comprend que les événements traumatiques servent le règne de la domination de l'Autre sur soi en provoquant l'exil de la personne. D'où le sentiment, chez les victimes d'actes criminels (et notamment chez les victimes de violences sexuelles, ou chez les victimes de l'exploitation capitaliste — heures de travail trop longues, manque de vacances, emplois vides de sens — cette condition est, elle aussi, criminelle), d'une désertion du corps durant le trauma. On entend dire: « je n'étais plus là », « j'avais l'impression de flotter au-dessus de mon corps ». Et ce qui nie la personne dans son corps la dépossède en effet de sa puissance d'être. Pour le dire avec Anne Dufourmantelle, le trauma est « une subversion qui ordonne l'exil² »; il s'agit d'un tel envahissement du présent qu'il ne nous reste plus qu'à fuir. Néanmoins, se saisir du présent semble une manière de révolte contre cet exil; une façon de créer un nouvel événement, un lieu qui permette à l'être de se prolonger dans un devenir inattendu et inespéré, de telle sorte que le corps et l'âme arrivent à se rejoindre.

Ce jaillissement de l'inattendu et de l'inespéré est possible parce que le présent est équivoque; « il joue du continu et du discontinu³ ». Dans ce balancement entre ce qui passe rapidement et ce qui reste, le présent assiste à la naissance du désir. Il se présente comme un temps de liberté énonciatrice : dans le temps présent, le jugement peut être suspendu et laisser place à l'expérience saturée de tout ce qu'implique le réel et qui ne peut, logiquement, s'envisager comme clos ou exempt de fiction. Suzanne Jacob, dans *La bulle d'encre*, définit finalement la fiction comme « cette élaboration continue d'un récit qui nous fonde dans le monde, qui nous permet de l'appréhender, d'y répondre et d'en répondre⁴ ».

Dans cet ordre d'idées, le fait que des femmes prennent la parole massivement au sujet des agressions sexuelles à l'automne 2014 crée un moment de rupture dans un récit dominant qui semblait immuable. La parole prise produit de l'inédit, un nouveau énonciateur porteur d'une réorganisation du territoire de l'exilée, des exilées. Cette parole, même si elle témoigne

² Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, Paris, Payot et Rivages, 2013, p. 120.

³ Luce Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit, 1985, p. 178.

⁴ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, PUM, 1997, p. 31.

de faits qui ont tous eu lieu dans le passé, appartient tout de même au présent de l'acte de parole, de l'acte d'énonciation; et ce présent fonde un nouveau récit dont les possibilités demeurent pour le moment inconnues et pratiquement impossibles à envisager. Par contre, nous savons, nous, les femmes dont la prise de parole a permis de faire l'expérience d'un nouveau monde, que cette expérience est empreinte de joie. Dès lors que la joie apparaît, le trauma diminue. Et tous les actes de tous les maintenant deviennent de nouvelles écritures, suscitent de nouveaux devenirs, ouvrent de nouveaux chemins.

*

Au vrai temps présent (dans son horizontalité, sa continuité peu remarquable), il n'y a personne. Je veux dire par là que *quelqu'une* est un récit fixe prolongé dans le temps. Au présent, l'identité de la personne n'a rien à voir avec ce qu'elle croit d'elle-même ou ce que peuvent croire les autres à son sujet. En même temps, en n'étant personne, elle entre dans cet espace où c'est son humanité qui s'éveille. Il y a une neutralité dans la noirceur. Les couleurs s'effacent, le sexe disparaît, le langage du corps n'apparaît plus par sa surface, mais par son intériorité. Là, les couleurs sont autrement scintillantes. Elles vont et viennent suivant une logique qui leur est propre. Les sensations deviennent plus soutenues.

(Je ne m'aventurerai pas sur le terrain de la neutralité au-delà de ce point. Du reste, s'il devait y avoir une neutralité, elle serait purement théorique. Même à supposer que l'on puisse atteindre un point de neutralité dans le langage, celui-ci serait régulièrement renversé par le mouvement naturel du corps qui lui imprime son dynamisme. Cette question est donc d'emblée politique. Elle concerne les relations de pouvoir. Elle appelle un mouvement éthique qui est d'une simplicité à nous rendre fous et folles tout simplement parce qu'elle demande de

l'attention : à soi, aux autres. Sauf que cette attention peut être volatile. Surtout quand l'environnement présente un danger.)

Reste que dans tous les cas, cette connaissance du *soi aboli* permet la rencontre du je qui n'est plus cette entité individualiste cherchant à tout prix à maintenir sa prison de confort au détriment du besoin réel et sincère de donner sens à son existence. Se connaître ainsi, de l'intérieur, permet de perdre son visage-pour-autrui ou son ego et d'enfin accéder à la rencontre. Malheureusement, on n'accepte pas si facilement de perdre le visage, surtout quand il semble être la condition *sine qua non* de notre survie. Dans les circonstances il devient difficile, voire impossible, de faire l'expérience du présent.

L'INDISCIPLINÉE

Le maître a engagé le serviteur comme substitut de son propre corps : « sois mon corps à ma place, mais ne dis pas que ce corps que tu es est mon corps ».

Judith Butler

Quand je me rapproche de l'écriture, je sens en moi la force d'une torsion, d'une pression. Jusqu'à maintenant, j'avais bien cru déjouer la peine, la colère, la douleur. Après tout, j'ai été vaillante, j'ai tenté de faire abstraction de cette douleur, j'ai marchandé des instants de vie, des instants de légèreté, mais elle revient, elle est là. Elle n'est jamais partie. Elle me nargue. J'ai pensé qu'il ne fallait rien en dire. Surtout pas. Je ne trouverais sans doute pas les mots. Ni le ton. L'abattement m'a éteinte : je me suis dit que j'en avais assez de faire partie des féministes énervantes qui ramènent leur mal-être en pointant encore et toujours le patriarcat, les misogynes, les masculinistes. J'ai pensé cela en n'ayant jamais cru que les femmes qui dénoncent les injustices imposées aux femmes étaient fatigantes. Au contraire. J'ai plutôt admiré leur force et leur courage. J'ai même participé à étendre la lutte féministe en m'impliquant durant cinq ans dans le collectif féministe anarchiste non violent Némésis. Ce collectif était destiné à favoriser la mobilisation des femmes partout au Québec et était né dans la mouvance de la résistance qui s'organisait autour des accords de libre-échange nord-américain. C'est dans cette perspective qu'il nous a semblé essentiel d'ouvrir des

ateliers sur l'impact de la mondialisation dans la vie des femmes de partout sur la planète et d'adjoindre à ces formations des moyens concrets pour que la résistance des femmes ne se cantonne pas dans une connaissance impuissante, mais puisse s'incarner dans l'action citoyenne à travers des collectifs affinitaires, des réseaux de solidarité. C'est ainsi que nous avons donné des ateliers portant sur la désobéissance civile, et sur la façon de s'organiser en vue d'actions directes, indirectes ou symboliques.

C'était il y a quinze ans. J'avais alors une petite fille de trois ans avec laquelle je vivais seule et j'avais cette impression que je devais être matée, comme un animal sauvage. J'étais enragée, dépassée. La force du collectif d'affinités, c'est de permettre l'émergence de tels sentiments d'inconfort sociaux et politiques; de ne pas les laisser être réduits à une panoplie de problèmes personnels. Parce que plusieurs de nos problèmes personnels sont, précisément, politiques, systémiques. Ils s'inscrivent dans un contexte historique. Ils ne sont pas flottants, déconnectés de tout. Alors pourquoi la plupart d'entre nous se sentent-elles coupables de ne pas correspondre au modèle performant que nous devrions adopter? Je ne sais pas. Ce n'est pas à moi de le savoir. C'est, par contre, à moi de ressentir ce qui m'entoure et me traverse. De m'en inquiéter. De me mettre en colère.

Au cours des dix dernières années, j'ai essayé de m'en sortir toute seule. Je n'ai pas milité. Je n'en avais plus le temps. Pour s'en sortir, il faut être sérieuse : répondre aux attentes est un lourd fardeau, et ma vie est devenue d'un ennui catastrophique. De 2005 à 2010, je me suis complètement égarée. En 2010, je suis tombée malade. Burn out. On m'a dit que je ne pouvais pas souffrir d'épuisement parce que je ne travaillais pas. J'étais étudiante à temps plein, j'avais un enfant et je prenais de petits contrats de recherche. Mais non, je ne travaillais pas. C'est clair.

Ce « burn out » était en fait une dépression, dont je sors tant bien que mal. Cela m'a permis de réaliser que l'on ne va nulle part à faire ce qui est attendu de nous, sinon dans un mur. Bien sûr, ce n'est pas seulement individuellement et personnellement qu'on ne va nulle part; mais comment faire pour comprendre que l'on ne va nulle part *collectivement*?

Toute cette rigidité que je perçois dans l'espace collectif, et qui me semble s'amplifier depuis quinze ans en s'incarnant dans une répression policière de plus en plus fracassante, ne concerne plus seulement un *autre* abstrait dont on pourrait à la rigueur prétendre ignorer l'existence. Elle nous concerne directement, elle concerne nos enfants, elle s'active autour de nos actes de création, de pensée, de partage.

Penser que je ne pourrais pas parler, ni écrire, parce que je ne trouverais pas le ton, la manière acceptable, tolérable, cela revient à obéir à cet ordre patriarcal ambiant dont il semble si difficile et délicat de s'affranchir. Le fait est indéniable : je suis atteinte; nous sommes atteints.

Est-ce possible d'écrire atteinte?

Même si je le voulais, même si je le désirais, je ne le pouvais pas. J'étais malade. Loin. Seule.

(Dire cela m'affole. Je n'avais pas l'intention d'en arriver là. Voilà ce qui se passe quand on se met à écrire. Ça déborde de partout, c'est incontrôlable; et pourquoi faudrait-il que ça redevienne contrôlé, si ce n'est pour ne pas déranger ceux et celles qui pourraient bénéficier de notre mal-être? Alors, j'en remets. Je ne me tiendrai pas tranquille.)

Heureusement, l'actualité de l'automne 2014 a contribué à raffermir en moi la conviction que non seulement la souffrance ressentie est légitime, mais que de surcroît, j'étais, très justement, en colère. Je me dis alors qu'après tout, je ne pouvais résolument pas engager mon écriture dans une activité de création qui aurait pour prétention de parler de façon détachée des phénomènes de la réalité qui sont intrinsèquement liés à mon processus de création. Aussi, quelle chance pour moi que des intellectuelles, des artistes, des étudiantes et des femmes de toutes sortes de milieux se soient mises à ouvrir le lourd sac de la honte alors que je devais être à rédiger ces pages! Parce que moi, toute seule, je ne suis pas si courageuse.

*

Durant l'automne 2014, comme on le sait, des femmes ont dénoncé les agressions sexuelles qu'elles avaient subies. Tous les jours, sur mon fil de nouvelles Facebook, de fraîches histoires sombres. Parfois quelques mots, d'autres fois une date donnant l'âge à laquelle l'agression avait eu lieu. En prenant mon café, tous les matins, je les voyais défiler. Et plus tard dans l'après-midi, lors de ma pause, d'autres femmes, d'autres histoires. Encore plus tard, en soirée, parfois juste avant de me coucher, des femmes, des agressions — des agresseurs. Tous les jours, je me suis sentie figée par la peur en même temps que survoltée par une incroyable énergie. Tous les jours, je me suis demandé si j'allais moi aussi « craquer », désobéir à la loi du silence et montrer mon visage, mon autre visage, sur un fil de nouvelles quelconque où des personnes que je ne connaissais pas pourraient constater ce qui m'était, un jour, arrivé.

Je n'ai pas craqué. Je suis restée accrochée à mon histoire prétendument libre d'agression. Je suis restée invisible en espérant que la tache disparaîtrait toute seule. Comme on le fait quand une blessure fait trop mal. Même si la tête sait que c'est irrationnel, le corps reste là, indécis, perplexe, en bataille.

Peu à peu, presque sans m'en rendre compte, durant tout le temps qu'a duré ce silence, je faisais machinalement des plans pour disparaître. Mourir, oui, mais aussi tout laisser et partir, à l'autre bout du monde, m'installer ailleurs, là où personne ne me connaîtrait. Là où je pourrais réussir à m'échapper de moi sans être abîmée — barbouillée d'abîme. À la suite de quoi, immanquablement, la réalité affolante rattrapait mon vagabondage. Je réalisais (oh surprise!) qu'on ne peut vivre indéfiniment dans l'anonymat et qu'une femme (corps, esprit, genre, sexe) ne trouve de répit en aucun lieu. Aussi, j'allais finir par connaître des personnes, qu'inévitablement j'allais aimer, et souffrir de représenter un danger pour eux et elles : les secrets menacent toujours d'éclater à tout moment. Une fois la

plaie ouverte, j'aurais cette impression de devoir libérer l'univers de ma présence. Et tout serait alors à recommencer.

À l'automne, c'est ce fond de silence et de brutalité qui restait là, comme une infection dans mon quotidien.

Bref, je sombrais.

Pendant ce temps, bien sûr, je n'arrivais pas à écrire. Je me sentais coupable de n'être pas cette personne rationnelle qui peut mettre en mots ses émotions parce que rien de tout cela ne peut être sublime. Je ne trouvais pas la distance. Au contraire, la pulsion (qui n'est pas une distance, mais une fusion) régissait le moindre de mes souffles. Et alors survenait, à cet endroit très précis, l'effolement. Comment l'écriture aurait-elle pu émerger, coincée entre la charge et l'abîme? Comment faire de la place pour que le corps soit ramené dans le langage alors qu'il est expulsé de lui-même par de formidables stratagèmes et que celui des femmes se trouve enfermé dans l'inédit (le non-dit, l'insu) de la violence sexuelle? Non, moi, toute seule, je n'ai pas ce courage.

*

Ce que j'essayais d'écrire tournait en rond, était confus, comme si mes phrases n'arrivaient tout simplement pas à s'ajuster, à s'agencer. Je me sentais en exil de moi, de ma souffrance, de ma peine et pourtant, je souffrais et je peinais, sans être capable d'en jouir. Oui, la formule est étrange, je le concède, mais être coupée de sa souffrance tout en souffrant, c'est souvent ce qu'une victime de violence sexuelle expérimente : être interdite devant sa souffrance parce qu'elle doute de n'avoir pas vécu ce qu'elle sait pourtant avoir vécu. Cela rend l'état de présence difficile, et l'écriture, bien souvent, inaccessible. J'ai essayé de nier

cette souffrance, mais elle était partout dans ma vie et elle s'inscrivait partout dans mon désir d'écrire. Aussi bien, elle se manifeste par une incapacité à passer à l'action.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter de parler de cette chose. Mais tout faire pour cela entrave l'avancement de l'écriture. Dès que quelque chose qui ressemblait à la douleur d'avoir été maltraitée commençait à poindre, je paralysais. Et le cycle du désir de disparaître se remettait en place. Je sais bien qu'en définitive ce sont des mois et des ans qui ont ainsi été engloutis dans la honte, la culpabilité et la dépression. Alors au risque de déplaire encore : parler. Transformer l'angoisse en langage. Là où c'est possible, suivre la défaillance, devenir la paroi de l'abîme, l'abîme lui-même et tout le reste... à supposer qu'il reste encore quelque chose.

*

Oui, c'est clair : je ne peux plus nier l'échec monumental que représente le fait d'avoir tenté de réfléchir à l'écriture en dehors de cette réalité qui est la mienne, en dehors de mon corps soumis au harcèlement, à la violence sexuelle, à la violence tout court. J'ai cru longtemps (et je le pense encore souvent) que ce que j'ai vécu n'a pas été si grave (c'est ce que bien des victimes et des survivantes se disent), que je suis probablement trop sensible ou mal sensible, comme si je n'avais jamais possédé cette intelligence dont la majorité silencieuse semble pouvoir disposer.

Ce qui m'apparaît juste, ici, maintenant, c'est d'être attentive à la douleur. De l'intégrer. Il ne s'agit pas de n'importe quelle douleur, mais d'une atteinte à mon unité, à mon sentiment de légitimité, à ma capacité de me percevoir comme être pensant et parlant. Le fait que cela puisse passer pour un manque de pudeur ne peut plus être envisagé. Je parle pour

que s'accomplisse la nécessité d'accueil, de colère, d'amour, de solidarité qui se révèle dans cette activité d'écriture. C'est pour moi, pour la jeune moi qui désirait écrire, mais qui était cernée par l'agression à travers son résidu d'absence, de silence. Jadis, autour d'elle et en elle, il n'y avait rien, ni personne, il ne s'était rien passé. Mais à présent, j'écris ceci pour cette jeune moi qui brûlait tout à commencer par sa vie, des pages et des pages. J'écris pour celle qui a pensé devoir devenir raisonnable et renoncer à l'écriture. J'écris parce que c'est embêtant pour les autres que je veuille écrire. J'écris pour avoir une excuse et me retirer du monde. J'écris pour ce moi trop jeune qui n'arrivait pas à se défendre, qui n'aurait pas su se défendre. J'écris parce qu'ici il n'y a que mon désir qui compte, et le manque. J'écris pour me faire plaisir, dans une sorte de réconciliation qui me donnera peut-être envie de me trouver en présence d'autres humains sans avoir à trouver d'avance ce que j'aurais à dire, ni comment j'aimerais le dire. J'écris parce que je ne sais rien de tout cela. J'écris parce que si je le savais, je serais plus susceptible de me rendre là où les choses se passent. J'écris parce qu'un jour, le propriétaire du logement que j'habite encore m'a dit qu'il écrivait ses mémoires. C'était un homme ridicule. J'écris pour me venger. Pour reprendre ce qui m'a été volé.

J'écris ceci — l'agression, l'anéantissement de l'être — pour toutes les filles qui désirent écrire et qui minimisent ce qu'elles font, ce qu'elles proposent. Pour cette fille que j'ai croisée, il y a de cela bien longtemps, dans une soirée de poésie, et qui avait mis sur son cahier de notes, de poèmes, le titre : « rien ». Une constatation, un abandon, une disparition, une façon de continuer à nier que, bien malgré elle, quelque chose qui n'était pas rien poussait sur sa vie, son écriture; la réexpédiait en bloc à l'anéantissement d'où elle tentait d'émerger. Cela m'avait étonnée parce que moi aussi j'avais écrit ce mot, donné ce titre à un cahier de poèmes. Je n'ai pas trouvé alors le courage nécessaire pour lui parler de cela. Je n'osais même plus avoir de cahiers. Mais une certitude s'est ouverte : ça ne pouvait pas être rien — croire à ce mensonge était un piège. Nous séparait de nous-mêmes et les unes des autres.

Je reconnais cette rage qui détruit l'écriture avant même qu'elle ne puisse émerger. Un geste subi, quelque part, un geste dont on ne peut parler et qui nous dévore. Qui engloutit

tout. Un geste dont on ne cesse de dire qu'il est sans gravité, qu'il n'arrive pas si rarement que l'on pense. Même moi, me sachant atteinte, j'ai fait comme si le trouble concernait une autre personne, comme si cette émotion ne me regardait pas. Pour préserver qui? Ou quoi?

Je peux dire que ce que j'ai voulu protéger, et que je sacrifie aujourd'hui, c'est ma relation à vous. Vous qui pourriez me désirer si je cachais mes espoirs et mes infortunes, mes furies, mes batailles et mes défaites. En sorte que je renonce désormais au bien que je pense de vous, à celui que vous pourriez penser de moi. J'abandonne le bien que je pense de nous, que j'aimerais que vous pensiez de nous. J'entre dans l'abandon de l'écriture, dans la puissance de cet abandon.

*

C'est ainsi que j'ai besoin de commencer cet essai par cette expérience, parce qu'elle a traversé d'une façon ou d'une autre tout mon processus de création et que, sans elle, je ne suis pas. Je n'existe pas. Je n'écris pas. Entendons-nous, j'aurais très bien pu exister sans être une victime. Mais dès lors que cette expérience est là, vouloir faire partir la tache — en feignant l'indifférence, l'ignorance ou l'innocence — serait comme tenter de faire disparaître la femme que je suis et ça, il n'en sera plus question. Se rapprocher de ce qui souffre en soi, peu importe la façon dont cette souffrance s'est éveillée, c'est retrouver le chemin de l'unité. C'est faire une place à toutes les parties de l'être sans jugement, créer une brèche dans l'absence, tenir enfin compagnie.

*

Gilles Deleuze, dans son dialogue avec Claire Parnet, raconte que l'écriture est une activité d'agencement. Agencer, dit-il, c'est « être au milieu, sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur⁵ ». Par là, je reconnais que ma seule chance d'arriver à l'écriture se tient dans ce milieu, à l'endroit où se trouve la blessure. Ne pas pouvoir s'y tenir, nier son existence, efface toute possibilité de rencontre, qu'il s'agisse de vivre ou de créer. Être en son milieu indique qu'il y a eu déplacement, d'une périphérie abstraite à la matière concrète. Ce déplacement lui-même suppose la possibilité d'une quantité d'autres déplacements du centre concret aux périphéries abstraites. Dès lors, le centre peut être n'importe où; la blessure peut exister en tant qu'elle-même comme une force active, stimulante plutôt que d'être une tache aveugle qui dévore tout, qui empêche d'être soi-même. Être soi-même, alors, c'est marcher là où il est interdit de marcher dans un univers de contrôle arbitraire et d'autorité illégitime. La violence sexuelle est l'un de ces espaces de contrôle. Elle transforme l'expérience d'être au monde en produisant ce que Pattie O'Green appelle « une autre épistémologie de la chair⁶ », qui se dissocie radicalement d'une chair et d'un corps habitués à disposer du monde pour leur bon plaisir, en conquérant, en possédant, en violent. Cette autre épistémologie de la chair consiste précisément à marcher dans la blessure, à s'en faire un lieu, y recevoir des visites, l'habiter.

*

La violence sexuelle, ce n'est pas seulement le fait de ce qui arrive dans le corps, et qui engendre le traumatisme, c'est aussi la *possibilité*, la peur, indéfiniment reproductibles,

⁵ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 66.

⁶ Pattie O'Green, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*, Montréal, Remue-Ménage, 2015.

que cela arrive. Les femmes craignent. Si ce n'est pas pour elles-mêmes, ce sera pour une autre femme qu'elles aiment : leur fille, leur mère, une amie. Toutes doivent-elles vivre avec ce poids? Je préférerais pas. Voyons ce que provoque une dénonciation dans un milieu donné pour comprendre ce que peut provoquer intérieurement une agression sexuelle. Ce que cela peut provoquer dans le rapport au monde, dans le rapport au langage. On préférera sans doute prétendre que rien ne change. Mais regardons les réactions, les regards gênés, les tranchées qui se forment autour de celles qui ont osé dire, les guerres de clochers pour savoir qui a raison et qui a tort et cette façon que le corps a d'être coincé entre l'inconfort et le désir de ne pas prendre position.

Après l'automne 2014, au Québec, il devient clair que retourner dans le silence d'avant ne fonctionne pas. Par ailleurs, depuis la publication d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf, en 1929, nous avons vu que des femmes, des intellectuelles, des écrivaines affirment leur existence et leur pensée dans les lieux mêmes qui étaient jadis ceux de leur honte et leur culpabilité. Les voici le 5 avril 1971 dans le *Manifeste des 343 salopes*, les voilà encore, cette fois au TNM dans *Les fées ont soif* de Denise Boucher, en 1978. À l'automne 2014, elles parlent de sexe forcé. Elles se tiennent là, debout dans le feu de leur chute et nos regards doivent intégrer la dignité qui les ravit à la honte, à la culpabilité.

*

Il m'arrive de me demander ce que peut une énonciation élaborée à partir d'un dire perdu — qui a perdu, qui est à risque de perdre et qui manifestement perd encore un peu, beaucoup, tous les jours. Alors, je sais que j'effectue un passage dans le lieu du désespoir. Je marche les yeux fermés, le ventre creux, les mains vides : j'ai tout oublié. Tout oublié d'elles qui sont venues avant, qui sont là maintenant et qui consacrent leur vie à refaire le trajet entre

blessure et souffrance, centre et périphérie; intérieur et extérieur. Ces jours-là, je suis sous attaque, sous influence. Je n'entends que les voix rageuses, la misogynie, l'air malsain des chants de guerre. Mon corps se ferme et je n'ai nulle part où aller; même en moi, l'espace n'existe plus.

De quelle quantité de silence ai-je donc besoin pour que s'ouvre mon corps et qu'enfin une voix trouve sa place?

DE L'INSENSIBILITÉ DE LA MÉCANIQUE

Vivre? La pire des subversions, c'est-à-dire penser, laisser circuler l'inconscient. C'est détériorer calmement, presque machinalement, presque de surcroît, le fondement même de la violence.

Viviane Forrester

Dans un essai intitulé *Du trop de réalité*, Annie Lebrun examine le phénomène de l'effacement du corps dans l'espace public, symbolique et intellectuel, de même que sa disparition de l'organisation économique ou écologique, qui semblent de plus en plus se confondre. Elle rapproche notamment la disparition des forêts de l'hémisphère sud avec le désir d'éradiquer les sources sauvages de notre capacité de penser :

[C]omment ne pas être frappé par la simultanéité de cette entreprise de ratissage de la forêt mentale avec l'anéantissement de certaines forêts d'Amérique du Sud sous le prétexte d'y faire passer des autoroutes? Et comment douter qu'à la rupture des grands équilibres biologiques qui s'en est ensuivie ne corresponde pas une rupture comparable des grands équilibres sensibles dans lesquels notre pensée trouvait encore à se nourrir⁷?

Par ailleurs, la conteuse et psychanalyste jungienne Clarissa Pinkola Estès, dès la première page de *Femmes qui courent avec les loups*, fait déjà ce rapprochement entre la

⁷ Annie Lebrun, *Du trop de réalité*, Paris, Gallimard, 2000, p. 28.

façon que nous avons eu d'anéantir les meutes de loups et le besoin de tuer, en chaque femme, la part sauvage. Elle dit :

Au fil du temps, nous avons vu la nature instinctive féminine saccagée, repoussée, envahie de constructions. On l'a malmenée, au même titre que la faune, la flore et les terres sauvages. [...] Tous correspondent à des archétypes instinctuels proches. C'est pourquoi on les considère à tort, les uns et les autres, comme peu amènes, fondamentalement dangereux, et gloutons⁸.

On ne peut évidemment pas passer sous silence le meurtre de la part sauvage de l'homme, qui n'est pas réductible à sa prétendue nature de chasseur, mais correspondrait plutôt à ce qui dépasse et transgresse les territoires désignés par les scénarios et les prescriptions liés au genre. Un tel homme représente autant un danger pour l'ordre établi qu'une femme libre de réécrire les scénarios qui lui ont été assignés parce qu'il réintroduit dans l'idée du mâle, apparemment indestructible, cette idée de précarité dont parle Butler, précarité qui « doit être saisie non pas simplement comme un trait de telle ou telle vie, mais comme une condition générale⁹.

Cette précarité est l'incontournable du corps, sa fragilité, ses failles et ses défaillances possibles : tout ce qui menace l'édifice des prétentions hégémoniques et hiérarchiques d'une soi-disant puissance triomphante. Rappeler qu'aucun corps n'échappe à la précarité, c'est prendre le parti d'un désir d'attention, de délicatesse; de ce que Anne Dufourmantelle pourrait appeler une éthique de la douceur. Éthique parce qu'elle n'engage pas que moi. Elle écrit : « La douceur concerne d'emblée la question de l'« être ensemble », le premier cercle du politique et de l'éthique¹⁰. »

On ne parle pas ici d'une douceur mièvre qui ne saurait pas montrer les dents pour défendre son territoire. Il ne s'agit pas de tendre la joue, mais de reconnaître sa fragile constitution, de la traiter pour ce qu'elle est — un ensemble de cellules friables — et de faire

⁸ Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups*, Paris, Grasset, 1996, p. 11.

⁹ Judith Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, La découverte, 2010, p. 27.

¹⁰ Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, Paris, Payot et Rivages, 2013, p. 45.

le nécessaire pour en préserver l'intégrité. Il ne s'agit pas non plus de réserver la responsabilité de la douceur du monde aux femmes sous prétexte qu'elle correspondrait, chez elles, à quelque chose d'inné : ce prétendu puits sans fond d'une tendresse inconditionnelle. Il importe au contraire que les hommes prennent sur eux de déployer cette tendresse, cette douceur, à leur propre égard d'abord, puis entre eux et envers les femmes. Non pas parce que les femmes sont plus fragiles, ou plus dépendantes, mais parce qu'elles sont blessables, tout comme eux; l'une et l'autre tout aussi dépendant de la douceur humaine. Pourtant, quel malentendu persiste au sujet de la douceur!

*

Annie Lebrun a particulièrement bien observé cette mentalité de *bodybuilders*, ces hommes qui se constituent en machines hyperperformantes, en mécaniques parfaites. Même si chez eux le corps semble prendre toute la place, ce n'est pas en tant que corps qu'il persiste, mais en tant qu'objet insensible, vidé au maximum de tout soupçon d'intériorité afin que la surface crée l'illusion d'une impénétrabilité. Ce n'est plus là un corps *où être*, un corps *à être*, mais un objet qui ne compte que pour ce qu'il peut produire. Façon, en somme, de noyer le visage dans l'artifice. Or, ce qu'il y a de beau dans un visage, ce que Lévinas appelle l'épiphanie du visage¹¹, est précisément l'appel qu'il traduit pour une éthique et une politique de la bonté. Comme si soudainement, dans l'extrême misère où avaient été plongés les corps durant la guerre, le philosophe avait ressenti, en lui-même, cette *pitié des chairs*¹² : une pitié noble traversée d'un puissant amour, un réquisitoire contre la machine de guerre, contre sa mécanique insensible.

¹¹ Emmanuel Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le livre de poche, 1971, p. 217.

¹² Geneviève Amyot, *Dans la pitié des chairs*, Montréal, Le Noroît, 1982, 117 p.

Cette assignation d'attributs plastiques du genre force à tout coup l'éradication du sauvage, que j'entends ici comme liberté d'être. Comme si on pouvait, par la seule force de la volonté, elle-même pourtant naturelle, et donc sujette à débordement, à sauvagerie, mettre fin à l'embarrassante question du rêve, du fantasme, du corps, du désir, du sexuel, de la forêt. Je dis cela en pensant à l'histoire du *Petit Chaperon rouge* qui s'aventure dans les bois et qui, suivant son désir, se laisse attirer par les fruits, les fleurs, les sons. Certainement, la fillette ne s'embarrasse plus de répondre aux attentes : elle est libre. La force de la forêt est sa capacité à immerger l'être dans ce qui résonne en lui d'inconnu, de mystérieux et à libérer un flux qui permet le devenir, le déploiement de l'inexploré de soi. Comme pour l'Alissa de Duras dans *Détruire, dit-elle*¹³ qui demande à aller dans la forêt parce que la forêt, par son dynamisme, transforme la vie, porte le mystère d'être avec son pouvoir de renversement, et constitue une puissance de désir.

Ainsi, lorsque Annie Lebrun s'inquiète de la disparition des forêts, ou lorsque Pinkola Estés s'alarme de la disparition des meutes, toutes deux se désolent de la perte d'une place pour l'imprédictibilité du corps, et de sa résistance à un temps industriel voulu comme continu, linéaire, tendu vers un but, une finalité, un produit. Cette économie de l'expropriation du corps et du temps n'est que l'un des phénomènes engendrés par le néolibéralisme patriarcal qui veut parvenir à tout dominer. Et quoi de mieux pour une machine d'exploitation que la gestion comptable d'un inventaire rationnel? Peser, mesurer, identifier, étiqueter, cataloguer, déplacer, faire circuler, échanger, vendre, acheter, diviser, soustraire : ce grand projet rationaliste ne cesse pas de donner aux femmes des arguments pour leur libération, et c'est tant mieux. Mais l'aventure rationaliste est tout de même dépendante de la vie, et non l'inverse; et à ce titre il serait sage, il me semble, de considérer les limites de nos capacités.

*

¹³ Marguerite Duras, *Détruire dit-elle*, France, 1990, 100 min.

Devant tant d'acharnement, j'aimerais pouvoir dire que la voix ne m'a jamais manqué; avoir la certitude que jamais plus je ne pourrai la perdre. Dans ce creux de désir, je sais la précarité, l'héritage du corps bref par rapport aux successions géologiques des périodes terrestres, notre fragilité constitutive et cette solitude cosmogonique. Autant de raisons pour comprendre ce qui arrive à l'humain : dans sa crainte fondamentale de ne pas avoir d'importance, il est amené à mettre en œuvre une mécanique insensible qui le laisse encore plus seul. En sorte que de l'autre côté du corps seul de l'homme, la femme se trouve non seulement seule elle aussi, mais violée. Une défaite sur toute la ligne.

*

Ma voix est incertaine. Je le sens. J'ai besoin du refuge des Laurentides, du silence des montagnes, de l'amitié des grands pins, des érables argentés, des colibris fugaces, et même des maudits maringouins (que j'écrase à coups de douzaines chaque jour). Afin d'arriver à trouver la force nécessaire pour écrire cela, je m'en remets à la forêt, aux vents chauds, à l'orage retenu dans l'atmosphère. Tout quitter, devenir soi, et sentir la voix qui naît, dans le creux formé par l'évasion, son événement. L'aimer, cette voix qui émerge. L'aimer parce qu'elle résiste, par son seul jaillissement, à l'anéantissement. Oui, être responsable et aimer éperdument, parce qu'après tout elle dépend, comme nous, de cet amour, de cette éthique.

*

Dans son essai sur la violence, la guerre et le deuil, Judith Butler parle d'une sensible responsabilité non pas vis-à-vis de la vie elle-même, mais à l'égard des conditions qui maintiennent la vie. Elle dit :

Nous sommes engagés à l'égard des conditions qui rendent la vie possible, pas à l'égard de la « vie même », ou, plutôt, nos obligations naissent de l'idée qu'il ne peut y avoir de vie maintenue [sustained] si ces conditions ne sont pas remplies, ce qui est à la fois notre responsabilité politique et l'objet de nos décisions éthiques¹⁴.

Cet engagement n'est possible que dans la perspective où l'on envisage la précarité du corps, du vivant, et que l'on accepte de s'émouvoir. (Sur Facebook, je ne cesse de m'étonner de l'émoi des internautes pour les vidéos de chats. Cet émoi du reste n'est pas réservé qu'aux chats, il s'étend aux chiens, aux hiboux, aux kangourous et plus encore à l'amitié inter-espèce : un bébé hibou ami d'un chat génère des quantités affolantes de commentaires, tous plus attendris les uns que les autres.) Je crois qu'au fond on s'attendrit parce que l'on reconnaît le caractère précaire de telles relations. On reconnaît la précarité de la bête. Mais oublie-t-on que nous sommes nous aussi des bêtes? Que nous avons la responsabilité, pour nous et pour toutes les espèces qui risquent plus ou moins continuellement de disparaître, de favoriser les conditions nécessaires au maintien de la vie? Pas parce que nous sommes une espèce intelligente, plus spéciale qu'une autre, mais parce que nous sommes de plus en plus susceptibles de ne pas pouvoir jouir de la vie, des expériences de la vie. La tendresse que l'on éprouve pour ces animaux est à sa place. Celle qui prend vie en soi devant le spectacle du renouveau printanier a sa place aussi. Comment se fait-il que pour l'humain, devant l'humain, il nous vienne tant de haine que l'on ne s'engage pas à chérir et à préserver cette fragilité? Que l'on s'empresse même de l'écraser?

¹⁴ Judith Butler, *op. cit.*, p. 27.

Et encore, il paraîtrait que l'on aurait moins de gestes tendres envers un nouveau-né garçon que lorsqu'il s'agit d'une fille. Nous avons appris à nous comporter ainsi. Quand? Pourquoi? Comment? Je n'en sais rien, mais je m'affole. Toute violence sexuelle est inacceptable. La violence des hommes violents est inacceptable. Mais il paraît qu'il est tout aussi inacceptable que, prenant un petit garçon dans nos bras, nous n'ayons pas pour lui la délicatesse que nous pourrions avoir à l'égard d'une petite fille. De même, il est inacceptable que nous ayons avec les filles des comportements qui tendent à nier l'émergence et l'expression de la colère en elles.

Il me semble que nous arrivons au terme de cette trajectoire, et qu'il est impossible que cette négligence à l'endroit de la précarité du vivant se maintienne plus longtemps. La terre n'en peut plus. Les corps n'en peuvent plus. Les hommes et les femmes n'en peuvent plus. L'économie écrase ou chasse la douceur, mais elle ne la contrôle pas. L'illusion du contrôle ne tient qu'au prix d'un effort considérable, qui néanmoins s'essouffle. (Je l'espère tant.) Pendant combien de temps nous sera-t-il encore possible de vivre à bout de souffle?

En 1980, Viviane Forrester écrivait : « [v]iolence de la respiration d'un seul contre celle de tous¹⁵ ». Et elle avait raison. Essayez de respirer durant un conflit avec quelqu'un que vous aimez et qui vous maltraite, il croira que vous le manipulez, que c'est vous, par votre résistance respiratoire, qui tentez de le violenter. Il s'efforcera alors de vous faire croire que c'est vous qui êtes violente. Ici, tandis que j'essaie d'écrire, je cherche ma libre respiration. J'aurais envie de dire : « je veux juste respirer en paix ». Vouloir s'arrêter pour respirer à son rythme, bientôt, sera susceptible d'être considéré comme un acte terroriste.

*

¹⁵ Viviane Forrester, *La violence du calme*, Paris, Seuil, 1980, p. 44.

Respirer librement n'est pas donné à tout le monde. Durant mes années de praticienne en shiatsu, j'ai touché des corps qui respiraient à peine. J'ai eu le privilège d'être là, avec elles et eux, dans la délicatesse dont on doit faire preuve pour amener l'autre à respirer, pour éprouver avec lui la peur, la peine, la colère, pour sentir avec lui « je n'y arrive pas », installée dans le ténu, le fil cassant du souffle, de la survivance. Constaté que soi-même, on n'y arrive pas. Être simplement là, avec son impuissance. Je n'en ai pas toujours été capable. J'ai raté. Me suis enfoncée dans l'impatience de ne pas y parvenir parce que j'aurais dû, qu'il aurait fallu que j'en sois capable : « Allez quoi! Ce n'est pas si difficile, mais respire donc! » Oui, bien sûr, de cette façon, je n'allais certainement pas y arriver.

La respiration est autre chose qu'une mécanique. Elle est une atmosphère, une présence, l'expression d'une subjectivité. Avant même que le sujet ne parle, il respire. Parfois, à l'instant précédant la parole, on prend une grande inspiration. Et juste après avoir parlé, le souffle court nous oblige à inhaler profondément, en faisant du bruit, comme pour se rappeler auditivement la présence, la nécessité du souffle. Sans respiration, pas de voix. D'ailleurs, il semble qu'il y ait là une sorte de cercle vicieux puisqu'à avoir de moins en moins de voix, on se rend compte que l'on trouve de moins en moins d'air, et la roue tourne jusqu'à nous asphyxier littéralement.

La respiration est émotion, dévoilement, entrave, échec, cri, appel, amour, révolte.

L'INTIMITÉ POLITIQUE DE L'ÉCHEC DANS LE POÈME

*La poésie c'est tout ce qu'il y a
d'intime dans tout.*

Michel Collot

Ce qui défaille, échoue, ce qui est, en moi, indigne de se présenter à l'autre m'intéresse. Je suis captivée par ce qui la plupart du temps m'échappe, se dérobe, s'oppose au traitement de douceur dont j'aurais tant besoin, dont il me semble qu'en général nous toutes et tous aurions tant besoin. Alors, je cherche à accueillir cette charge de mépris, de colère, à accepter le sentiment qu'il me faut, dans l'absolu, me battre et rester vigilante. Le poème me permet cet espace libre au sein duquel je trouve la tension juste pour faire l'expérience du monde. Là, je me rappelle à ce qui échoue, au quotidien, dans le rapport à un corps violenté, qui s'effondre régulièrement au fond de l'abîme du réel. L'échec : cette défaillance qui me ramène à ce qu'il y a de plus intime en moi, et qui me met directement en lien avec tout, qui se présente comme un visage nu, qui en appelle à l'humanité de l'autre.

Dans cette intimité, rien de grandiose ou de spectaculaire; au contraire, tout y est miniature, fragile, délicat. C'est le lieu de la maladresse, de l'apprentissage, de la saleté. On pourrait dire que ça tient dans une cuisine, lors d'un repas ou autour des tâches ménagères, ou

encore dans la chambre, là où le corps se dépose et s'enfonce dans sa nuit, là où les corps naissent, meurent, et montrent leur désir. L'intime : zone traversée de vie. Un espace en creux dans lequel s'enfilent les impressions que laissent sur soi les événements du quotidien, une région de l'être qui recueille ce qui passe inaperçu et se transforme en émotions, en sensations physiques, en pulsations, en images. C'est dans l'intimité que le corps et la conscience prennent la mesure de l'existence; là que prend corps et sens notre incontournable mortalité.

Dans le poème, je retrouve par cette intimité de la ligne la proximité d'une charge qui aspire à être connue, reconnue. Le poème requiert une attention, une précision dont cette charge a besoin pour trouver refuge au cœur du lien dont on tente régulièrement de contenir le potentiel subversif, ce dernier tirant sa force de la connaissance des sensations du corps. Maria Zambrano nous dit, à propos de la poésie, que « ce à quoi [elle] peut le moins renoncer [dans la poésie], c'est à la douleur et au sentiment; c'est pourquoi la poésie conserve le souvenir de nos infortunes¹⁶ ».

Ainsi, entre la vie et la perspective de la mort, l'être constate que ses souffrances sont partagées par l'ensemble de la communauté que forme l'humanité. Et cela, même si culturellement certains êtres sont plus susceptibles d'en appeler à notre pitié au détriment des autres, celles et ceux que Judith Butler appelle les sans-deuil. C'est en ce sens que, dans son essai sur la violence, la guerre et le deuil, elle s'intéresse au rôle de la poésie et de l'art. Elle souligne entre autres choses que

même si l'image ou le poème ne peuvent libérer personne de la prison, ni arrêter une bombe, ni même inverser le cours de la guerre, ils fournissent pourtant les conditions d'une rupture par rapport à l'acceptation quotidienne de la guerre, les conditions d'une généralisation de sentiments d'horreur et de scandale qui donneront l'impulsion et soutiendront les appels à la justice et à la cessation de la violence¹⁷.

¹⁶ Maria Zambrano, *Philosophie et poésie*, Paris, José Corti, 2003, p. 51.

¹⁷ Judith Butler, *op. cit.* p.16.

Or, il faut voir comment sont présentés les morts, dans les guerres dont parlent encore les médias qui ne sont pas états-uniens. Sans identité, ils sont montrés comme des masses indéfinies, c'est ce que Butler observe. Un soldat américain sera nommé, on mentionnera ses parents, son épouse, ses enfants. Eux sont dignes d'être pleurés. Pas les étrangers. Or, il n'y a pas que les étrangers qui meurent sans que personne ne se soucie de les pleurer (puisqu'ils sont constitués en tant que non réels ou que non vivants, donc écartés de ce qui fait la cité), mais aussi les femmes, que l'on continue tous les jours d'agresser : elles font elles aussi partie des sans-sépulture, des errantes que l'on ne veut voir sous aucun prétexte, que l'on ne reconnaîtra pas et qui régulièrement disparaissent de nos consciences. Comme les femmes autochtones du Canada, qui sont tuées sans que le gouvernement ne lève le petit doigt. Il faut penser que si nous sommes prêtes et prêts à ne pas accorder de valeur à des êtres sous prétexte qu'ils et elles sont à l'extérieur de ce que l'on définit comme étant la cité — comme Créon le fait pour Hémon — nous avalisons le processus par lequel des pans entiers de notre humanité sont eux aussi susceptibles de ne pas recevoir de légitimité. Cela devient un accord tacite à la haine de soi, au mépris et, par extension, à l'esclavage.

La poésie peut-elle alors prendre le relais pour ouvrir ce qui ne chante plus, qui n'ose plus chanter de crainte d'être à nouveau renversé dans l'anéantissement de la désobjectivation? Je le crois. C'est un souhait peut-être un peu naïf, l'expression d'une innocence que je cultive. Ma liberté de pleureuse. Mais fondamentalement, pour moi, la poésie se présente comme un des lieux du renoncement aux stratégies de domination. C'est au contraire le lieu d'une action directe dans le monde, un activisme marqué par la puissance de ce qui est faible, qui ne refuse pas la colère ou même la rage, mais dont la voix ne peut que cette blessabilité, selon une terminologie que j'emprunte à Judith Butler. Ce que la poésie peut, et ce que je demande au poème, c'est de m'amener là où je n'appartiens plus à cette image de moi-même prise dans le reflet d'un miroir déformant, mais au contraire, là où elle me permet d'accéder, au-delà de ma personne, à la dimension universelle de la subjectivité.

À cet égard, Martine Broda parle de « processus dionysiaque, [d'] ivresse et [de] dessaisissement de soi¹⁸ ». Elle mentionne que « [c]hez Hölderlin et Nietzsche, [...], il est question d'une résorption du moi dans un Tout — le monde — qui le dépasse et l'englobe¹⁹. » Plus encore, elle dit que « [l]e lyrisme est le chant du sujet, non de l'individu, [et qu'e]n ce raptus, le moi est suspendu²⁰. » Ce dont il s'agit alors, c'est de faire au moyen de la poésie l'expérience de ce qui rapproche de l'humanité. Et trouver là un rapport au monde qui accueille l'impuissance et indique, sans faire abstraction d'elle, la voie vers la liberté. En effet, être au plus près de l'impuissance, c'est être dans sa capacité de résister. Au risque de prendre un raccourci, je peux bien le dire : il me semble que résister, c'est être libre. Agamben fait remarquer que ce que les pouvoirs hégémoniques tentent de faire, ce n'est pas simplement de nous isoler de notre puissance, donc de ce que l'on peut faire ou être, mais que plus insidieusement encore, ils cherchent à nous couper de notre impuissance :

Rien ne nous rend plus pauvres et moins libres que la séparation de notre impuissance. Celui qui est séparé de ce qu'il peut faire peut néanmoins résister, peut encore ne pas faire. Celui qui est séparé de sa propre impuissance perd au contraire toute capacité de résister²¹.

Dire non, je ne peux pas, ou je ne veux pas, demeure un acte de courage qui se bute bien souvent à tout un système de délégitimation qui prend la forme de moqueries, d'insultes, de culpabilisation, de contraintes physiques (coups, violences sexuelles) ou économiques (politiques d'austérité, suppressions de postes, retrait des mesures pour soutenir les politiques familiales, l'aide aux devoirs ou l'aide alimentaire). Il faut toujours, autrement dit, montrer notre puissance, notre force, même si nous savons que nous ne sommes pas capables ou que nous ne nous sentons pas aptes ou que quelque chose en nous résonne d'un malaise diffus. Un homme ou une femme voudra résister, on l'épuisera par le harcèlement s'il le faut, mais on parviendra à lui faire oublier qu'il ou elle peut s'opposer; on arrivera à casser sa motivation (pensons à la loi C-51, qui ouvre le champ à tous les abus à l'endroit des

¹⁸ Martine Broda, *L'amour du nom. Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti, 1997, p. 25.

¹⁹ *Ibid.*, p. 26.

²⁰ *Ibid.*, p. 223.

²¹ Giorgio Agamben, *Nudités*, Paris, Payot et Rivages, 2012, p. 67-68.

personnes qui critiquent le régime par leur militantisme dans la rue, dans leurs salles de cours ou dans leurs écrits).

Ayant ainsi perdu notre capacité à dire non, ne sachant plus reconnaître nos limites, nous nous enlisons dans un machinisme fonctionnel. Or, le poème refuse ce machinisme. Le poème résiste, étale sa défaillance dans ses lignes brisées, sa voix amoureuse ou guerrière, sa syntaxe syncopée ou coulante, ses souffles amples ou contractés. Le poème est une rivière dans laquelle on plonge à la recherche de ce qu'il y a de plus fluide en nous, et qui nous rappelle, dans son immédiateté, à l'autre.

DU LIEU : LE CAS DE LA PORTE

Mon île, c'est l'atelier où je tente de m'approcher, par l'écriture, de ce qui est fragile ou sensible. Il faut de l'acharnement. Tout semble plus attrayant que cela. Au début de chaque séance d'écriture, je ne peux rester plus de cinq minutes consécutives assise sur ma chaise. Quelque chose, en moi, m'éjecte. C'est un automatisme. Ça peut prendre des jours avant que je me rende compte que je fuis systématiquement ma table de travail. Des jours d'inconscience, d'oubli, d'errance, de souffrance aveugle. Soudain, sans raison précise, je prends acte de ma divagation. Je me reproche mon manque de force, de courage. Je suis en colère. Contre qui? La réponse est simple. Contre moi. C'est plus facile. Moins compromettant. Quelqu'un, quelque part, a déjà établi ma nullité en tout, comme une sorte d'évidence dont je n'arriverai jamais à me relever. Je peux bien utiliser cette expérience d'errance, de non-productivité pour en rajouter, mais cette rage contre moi-même me paralyse, m'empêche d'écrire, de vivre, m'isole, m'étouffe. Alors, je rage contre les dictats de la performance. Je respire mieux. Je me soigne. Je m'oblige à me rasseoir sur ma chaise pour être éjectée à nouveau en très peu de temps. Après plusieurs cycles de cette danse, je

finis par saisir que je n'ai pas à me forcer, mais à mettre en place les conditions d'émergence de l'écriture. Je ne sais pas pour les autres, mais je commence à comprendre que j'ai besoin de soins délicats pour que puisse arriver ce moment que j'aime, cette présence au monde, avec le monde : l'acte d'écriture comme puissance d'exister.

*

Même si j'arrive plus facilement à rester assise dans de telles conditions, il m'est encore ardu, voire impossible, de fermer la porte de l'atelier. En dehors et en dedans de moi, mon rôle de mère inhibe mon libre engagement envers l'écriture. C'est injuste pour ma fille; un prétexte pour ne pas travailler. Une manière d'échappatoire afin de ne pas être trop proche de ce qui est atteint, en moi, parce que c'est difficile, parce que c'est exigeant. Mauvaise excuse. Ma fille maintenant est grande, libre, capable de prendre soin d'elle-même. Pendant que j'écris, je l'entends chantonner, parler aux chattes. Je perçois les craquements des lattes du plancher sous ses pas. Fermer la porte de l'atelier devient une nécessité. Je le sais. Mais mon désir d'être là pour elle, ma peur qu'elle se sente rejetée, étouffe mon élan. Mon île est envahie, non pas par elle, mais par le souci de l'attitude que je devrais avoir envers elle : cette fameuse posture du don, du soin, de la générosité maternelle. Je ne veux pas être prodigue. Ma fille aspire à sa propre liberté. La porte de l'atelier qu'il me faut fermer est en moi.

J'y arrive presque.

*

Je m'y essaie de nouveau. Voilà, je ferme la porte. C'est facile. Il n'y a personne. Juste les chattes. Une qui vient gratter. La culpabilité n'attendait que ce moment. C'est moins difficile que la peur d'écrire. Pauvre minette. Elle se retrouve seule. Malheureux abandon? Alors que tout mon être ne réclame que cela : des heures de solitude à absorber le monde, les informations, les massacres au nom de l'État islamique, les jeunes femmes enlevées, les menaces à la liberté d'expression, de pensée, d'apprendre?

La pression devient vite trop grande. J'ouvre à la chatte qui miaule. Je la suis à la cuisine où elle me demande sa nourriture. Pendant ce court instant, j'oublie tout. Je ne veux plus rien. Juste ce moment. Être au fond de moi comme une bouée, un secours. Rien ne me rassure qui vienne d'ailleurs. L'écriture ne me reconforte pas, mais elle m'accompagne. Elle suit fidèlement les mouvements de mon corps.

Oui, quand ça ne se passe pas trop mal.

*

Ce matin, j'entre dans mon atelier préoccupée. Je me dis que nous oublions gravement, collectivement ce que c'est que l'amour.

L'amour, c'est [donc] « saisir vraiment le tu » ou saisir l'autre tel qu'il est, en comprendre l'histoire, la possibilité, envisager son pouvoir être. Mais cela ne saurait se produire dans une réflexion extérieure et uniquement objective qui ne nous mettrait pas nous-mêmes en jeu²².

²² Valeria Piazza, dans Giorgio Agamben et Valeria Piazza, *L'ombre de l'amour. Le concept d'amour chez Heidegger*, Paris, Payot et Rivage, 2003, p. 95-96.

C'est à ce point de chute qu'il faudrait en arriver, et que je désespère de jamais pouvoir parvenir.

*

Je décide de ne plus répondre au téléphone. Je ne suis pas disponible, je ne suis pas capable. J'écris. J'écris pour moi, pour comprendre ce qui m'arrive, ce qui se présente dans la vie de ma mère, de ma fille, de mes amies et de mes amis, beaucoup plus rares. Pourquoi est-ce si ardu de s'accompagner, de s'appuyer les unes les autres? Pourquoi cela m'est-il si difficile? Je tolère mal la proximité, pourtant je suis incapable de vous laisser vous éloigner. Et si vous restez, je vais quand même être anxieuse, je ne saurai plus où me mettre. Vous ferez trop de bruit en moi. Mais ne partez pas. Apportez-moi une couverture. J'aime le thé. Pas de biscuits, non. Le sucre, vous savez ce qu'il fait aux cueilleurs de cannes, à votre corps? Laissons cela. Emmenez-moi dans le lit. Camouflez-moi. Surtout, vous devez demeurer avec moi. Peut-être plus tard irons-nous marcher? Il faut prendre l'air parfois. Oui, c'est bon. Mais restez un peu. Et puis partez aussi. Je veux, j'ai besoin d'exister dans mon corps comme un secret, de le mouvoir pour moi seule au fond d'une grotte, comme un rituel sans âge. Cependant, vous serez là n'est-ce pas? Vous viendrez?

*

Tout cela est tombé sur la page tandis que la porte était fermée. Les mots ont suivi un tracé incertain, faisant dans l'atelier des incursions timides. Mais c'est là que ça commence à exister vraiment, quand la grand-mère et la petite fille peuvent enfin se rencontrer en moi. Cela devient possible, je le sens, lorsque je ne suis plus orpheline de moi. En fin de compte, je n'ai jamais vraiment été la mère de la fille que j'ai eue. Je tente par tous les moyens de lui faire rencontrer sa propre mère. Je n'ai jamais su ce que c'était que d'être là. Même avec moi.

Je n'aurais jamais pu écrire ça avant.

*

Dans mon île, l'Histoire ressemble à un totem en forme de phallus. Ça m'ennuie, mais je ne suis pas seule à trouver lassant le ronronnement de la misogynie. Depuis plusieurs lunes, une bande de femmes et deux ou trois hommes avisés s'acharnent à abattre le totem; qu'il soit arraché de son socle et précipité dans la mer. Là où nous réussirons — car nous mènerons à bien ce projet — nous deviendrons des poissons, et l'amour de la mer engendrera le désir et la possibilité d'une histoire neuve.

En ce moment, c'est presque l'aube. L'histoire commence à petits pas, mais elle comptera désormais avec la jouissance des êtres, le foisonnement de la forêt et des mousses, sans parler de la petite tourbe fraîche aux pieds des biches et des faons.

APPARAÎTRE – DISPARAÎTRE

*Le jour viendra-t-il où je supporterai de lire
mes propres écrits imprimés sans rougir —
trembler et avoir envie de disparaître?*

Virginia Woolf

*À chacun ses talismans pour ne pas disparaître,
et tout perdre.*

Anne Dufourmantelle

Je fais cet effort. Je prends une grande inspiration.

[U]ne exigence naît, se tourner vers ce qui a été délaissé, négligé, exclu; investir, contre la domination du monumental, le petit; apprendre à redécouvrir la singularité, au moment même où elle est niée « en grand ».²³

Au début, la tâche paraît impossible. Faire de la place à ce qui n'en a jamais eu, pour toutes sortes de raisons, n'est pas une affaire aussi simple qu'on pourrait le croire. Nos idées de grandeur se rebiffent, utilisant tous les stratagèmes qu'elles connaissent pour s'imposer avec violence. Les monuments ne consentent pas si facilement au déracinement. On leur a abandonné notre pouvoir tant de fois, et le plus souvent sans que rien n'y paraisse, que la reconquête s'avère périlleuse. Encore faudrait-il pouvoir croire ou espérer. Qui n'a pas déjà entendu, interdisant le plus petit espoir, ce refrain fataliste prétendant que tout a déjà été dit,

²³ Giorgio Agamben, *Nudités*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 340.

ou fait? Dans l'*Adieu au langage* de Godard²⁴, pourtant, l'une des voix narratives rappelle au contraire que tout n'a pas été dit, ouvrant par là une brèche dans la colonisation que subit l'imaginaire. Admettre que tout a été accompli, énoncé ou pensé, c'est accepter de croire que rien ne peut plus nous surprendre, nous étonner, nous enivrer. C'est se séparer du désir; morceler notre puissance.

*

En ouverture de ce chapitre, la citation de Woolf rappelait sa position précaire devant les monuments de sa propre histoire. Son père, un intellectuel austère, possédait une vaste bibliothèque dans laquelle la jeune femme, très tôt, a pu s'absorber. Elle jouissait d'une liberté rare pour une femme de cette époque. Pourquoi alors trembler, rougir et avoir envie de disparaître? Qui tremble? Qui veut disparaître? Ces questions ne nous laissent pas de répit.

Devant la supposée grandeur des monuments, l'attitude attendue est celle de la révérence et du doute de soi. Oser tenter la rupture dans cette posture d'humiliation, même chargée de toutes les incertitudes, qu'on s'attachera à camoufler par divers stratagèmes, revêt le caractère d'un acte désirant, ou d'une position désirante qui peut passer — à juste titre — pour de la désobéissance ou de la révolte. À tout le moins, pour une démarche de désolidarisation avec qui consent à abandonner son libre-arbitre ou son sens critique à quiconque l'en aura convaincu. Un système construit sur une hiérarchisation des valeurs et des vivants n'admet pas le désir et fournit l'arsenal nécessaire à la consolidation régulière du doute et de l'abolition de soi. Car là où le doute s'entête, le désir se soumet : l'être capitule. Ici, il ne s'agit pas du doute juste, celui qui permet de réfléchir et de penser. Non, plutôt, je

²⁴ Jean-Luc Godard, *Adieu au langage*, France, 2014, 70 min.

parle de celui que l'on entretient à l'égard de sa valeur sociale, ou même, de façon plus poignante ou fondamentale, de celui qui découle, dans la vie de tous les jours, de l'incessante évaluation ontologique à laquelle nous sommes assujetties, et qui est, à toutes fins utiles, castrant.

Alors, on accepte ou pas d'être traître. « C'est que traître, nous disent Gilles Deleuze et Claire Parnet, c'est difficile, c'est créer. Il faut y perdre son identité, son visage. Il faut disparaître, devenir inconnu²⁵ ». Refuser les monuments, consentir à l'échec potentiel, au cafouillage, au chaos, à la forêt, au désœuvrement. Mais les femmes, d'avance, sont des traîtresses. Elles sont traduites ainsi dans le tissu culturel : perfides les femmes, menteuses. Elles sont déjà sans visage : je pense à ces femmes voilées ou bien à ces femmes retouchées par *Photoshop*, ou encore à celles des films pornographiques dans lesquels on aperçoit des parties de leur corps, mais rarement leur visage — sauf pour les *cumshots*, normalisant à la fois la violence et la cupidité de l'exploitation sexuelle. Et même si on les connaît de mieux en mieux parce qu'elles existent par leurs créations, que la science s'intéresse à elles, il n'en demeure pas moins qu'à leur endroit l'ambiance générale est encore et toujours réductrice. Les femmes : on les veut sublimes, fermes et jeunes. Elles doivent accepter d'entrer dans le monument qu'historiquement on leur a construit : cette statue en plâtre, immuable de beauté. Écrire alors? Casser le monument? Affirmer notre humanité? Ajouter de la trahison à la trahison? C'est peut-être pour cette raison que Woolf tremblait devant l'audace de ses textes. C'est peut-être pour cela que moi-même ou que d'autres, comme moi, tremblons.

Mais le tremblement, je me souviens, n'est pas uniquement celui de la peur, il est aussi celui du désir. Pour Suzanne Jacob, dans *La bulle d'encre*, l'écriture consiste à s'enfoncer dans l'« anonymat où être personnel, c'est travailler à n'être personne²⁶ ». Et donc, à échapper au récit de soi raconté de l'extérieur, imposé en quelque sorte par le regard de l'autre. Écrire, alors, c'est affirmer une liberté qui se prolonge au-delà du regard que nous renvoie le tain du miroir.

²⁵ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 56.

²⁶ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997, p. 120.

MIROIRS

Dans le miroir, une femme qui était moi s'est vue, mais ne s'est pas reconnue. Elle paraissait se plaire dans le corps qui était le sien. Et moi, depuis ce corps-moi d'où je la regardais, depuis ce corps vécu comme une charge, un souci, un obstacle, qu'allais-je faire de tant de désir? Multipliée à l'infini, cette seule image se trouvait à la fois regardée et fuie; enfermée dans son cadre, dans l'étroit reflet d'une incertitude — l'incertitude, toujours.

*

La femme pousse sur son image, rattrape son reflet par les cheveux : pourquoi me fuis-tu? Pourquoi m'échappes-tu? L'image contrainte s'effondre et entraîne celle qui la retient dans sa chute. Chacune, son corps. Chacune, emmêlée dans l'autre. Je ne les vois plus. Elles sont sorties de mon champ de vision, ma perception est nulle. Je ne sais pas, j'imagine. Je ne sais pas ce que j'imagine ou plutôt, il y a là un imaginaire qui est marqué. L'incertitude revient comme une litanie, un souffle qui retiendrait l'émotion, la connaissance.

Au premier temps du regard libre, c'est la violence qui s'impose comme seule possibilité.

Mais dans un autre temps, elle encore, la sauvage, la mal-gardée, se rapproche de toutes celles qui la fuient. Où pourraient-elles aller? Reproduites à l'infini, elles se ressemblent cependant infiniment. Elles, moi? À tour de rôle, je suis, nous sommes, construites et démantelées. Nous sommes plongées dans un réseau de signes convenus, une pure attente. Au-delà, on ne sait plus nous lire. On ne s'en donne plus la peine. Elles et moi, nous nous fondons en une même image-idole, nécessaire pour rassurer et pour blesser, sa perfection immuable renvoyant au corps trop mortel, à sa blessure et à sa déception.

On peut donc la chavirer, la renverser, la profaner, jamais elle n'est souillée ou meurtrie. Elle garde sa face de plâtre, redevient toujours pure pour porter un désir qui ne doit pas être le sien.

Cependant mes visages ne sont d'aucune époque. Ils présentent le caractère du gravillon, des sédiments. Sont fabriqués de grêle et de feu. Ils plongent dans la honte et reparaissent fortifiés d'étoiles. C'est ainsi qu'ils se pensent désexués. Ils ne sont pas une race, mais un territoire, une culture.

Mes visages n'existent pas pour moi seule. Ils se donnent, s'appuient, fuient, reviennent. Quêtent ou périssent. Pour les voir, il suffit de fermer les yeux. Là, au bout du vacarme, ils montent depuis la nuit des incendies. Les notions d'identité et d'altérité s'épuisent en eux. Ils n'éprouvent pas cette obsession des hiérarchies, des catégories. Quand

ils s'exposent trop longtemps à la lumière, ils se durcissent, se transforment en caricatures et me font souffrir. Je les préfère secrets, tapis dans l'ombre. Ils prennent alors congé d'Histoire : ils redeviennent libres.

VOICI LES ÉTATS-UNIS FACE AU DÉSIR DES FEMMES

Pis la misère, est pas née toute seule : c'est comme un champignon qui germe, pis qui germe. Y a tout le sol pis les spores pour.

Josée Yvon

American Reflexx est une vidéo apparue sur YouTube au début d'avril 2015. Deux artistes new-yorkaises en sont les créatrices. Le projet est né en 2013 et l'idée était de faire un joli film au sujet d'une femme sexy déambulant sur un boulevard d'une ville touristique. Les deux vidéastes, Alli Coates et Signe Pierce, choisirent une plage de Myrtle Beach en Caroline du Sud pour filmer la performance. Même s'il s'agissait de mettre en scène une femme habituée au podium des clubs de danseuses pour voir ce que cela donnait lorsqu'elle déambulait sur une rue achalandée, elles étaient loin d'imaginer la violence à laquelle leur personnage allait être confronté. Bien sûr, le choix de Myrtle Beach était orienté politiquement puisqu'à tous les coins de rue on retrouve à la fois une église et un club de danseuses. Et puis, rien d'innocent non plus dans le fait qu'elles aient su, dès le départ, que cette ville était l'une des destinations touristiques les plus conservatrices des États-Unis et un haut lieu d'expression de l'hétéronormativité la plus conformiste.

Le film, d'un peu plus de quatorze minutes, débute sur un plan fixe qui s'attarde à montrer une femme en robe moulante juchée sur des talons hauts. Une image standard, forme fixe d'un idéal féminin dont on pourrait dire en la regardant qu'elle s'abîme dans le fantasme de l'homme. Seulement voilà, son visage est recouvert d'un masque-miroir qui reflète ce qui l'entoure. L'image renvoie elle-même une image : déjà le corps commence à échapper à la lecture que l'on pourrait en faire.

La personne marche dans une rue achalandée, c'est le soir. Durant toute sa déambulation, on l'insulte, on l'accoste, on lui lance de l'eau; par-derrière, une femme la poussera même brutalement, ce qui la fera tomber sur le trottoir. La spectatrice voit ce corps de femme projeté sur le trottoir, voit ce corps de femme inerte. On ne sait pas trop ce qu'elle pense. On ne sait pas trop ce qu'elle ressent. Durant un moment, la foule qui s'agglutine autour d'elle s'inquiète, mais elle semble plus curieuse qu'alarmée. Finalement la femme masquée se relève et poursuit sa marche. Elle tient dans ses mains ses souliers. Elle saigne à la jambe. Ça n'est pas grave. Elle s'en remettra. Elle pose pour la caméra. Elle est sexy, provocante. Elle l'a visiblement cherché.

Ce qu'il y a de troublant dans cette vidéo, c'est de constater l'inconfort généré par une femme qui est supposée représenter ce que l'on attend d'elle : la disponibilité, la blondeur, les talons hauts, l'allure sexy, plastique. Ici, l'intérêt du scénario consiste à montrer ce qui lui arrive lorsqu'elle décide d'incarner cet idéal à l'extérieur du cadre qui lui est habituellement réservé et que, par le biais du miroir, elle retourne vers l'autre la responsabilité de sa fantasmagorie.

Même si le récit de la vidéo n'est pas subversif, dans la mesure où il reprend les lieux communs des exigences hétérosexuelles en matière de sexualité, on sent bien toutefois que celui qui est témoin de la scène, ou qui pourrait jouir de cette image, est rendu à lui-même par le biais du masque-miroir. Le spectateur devient ainsi celui qui est vu, non seulement par la personne derrière le miroir, mais par son propre reflet de type qui regarde et qui suscite le questionnement : que vois-tu au moment où tu observes cette femme? Est-ce toi? Est-ce elle? Qui ça, elle? Quand tu lui fais une proposition, ce n'est plus à elle que tu t'adresses, mais

bien à cette image de toi qu'elle te renvoie. Le sais-tu? Que connais-tu de son identité mis à part son corps, pris dans cette robe moulante? Est-ce cela qui te permet de la juger, de l'insulter, de l'agresser? Qu'a-t-elle donc fait pour être traitée avec un tel mépris?

Autre point troublant, que le masque-miroir révèle, c'est qu'il reflète non seulement la personne qui regarde, mais au surplus toutes celles qui l'entourent. Ainsi, chacun-chacune se trouve confronté, en même temps qu'à sa propre image, à celle de celui qui me voit regarder. Et donc qui peut m'observer dans mon trouble face à ce que j'interprète ou que je reçois comme une déviance, qui à la fois me fascine et me repousse. Dans cette capture où je suis impliqué.e comme spectateur-spectatrice, le potentiel secret de haine et d'inacceptation de soi est soudainement rendu visible pour tous.

C'est comme si, dans un élan de barbarie, les personnes témoins de cette performance vidéo avaient perdu contact avec la réalité, que quelque chose en eux et en elles s'était décivilisé. Et il me semble que c'est tout le trouble de la société états-unienne qui fait brutalement surface : le manque d'éducation, à plus forte raison d'éducation sexuelle, et la normalisation de la vulgarité dans la relation que toute personne entretient avec elle-même. Le fait de ne pouvoir faire place à une expressivité de soi qui déborde le cadre de référence attendu provoquerait donc une telle insécurité qu'elle doive s'épuiser dans un agir de violence?

Le cadre de référence qui se trouve, disons, corrompu ici par le personnage au masque renvoie clairement aux images de magazines ou de vidéos, de films ou de séries. En ce sens, les États-Uniens sont habitués à voir des femmes sans réel visage, à l'allure lascive, mais d'une lascivité que je qualifierais de généralement « propre » puisqu'elle doit au moins faire preuve d'une certaine tenue/retenue, et qu'elle est maintenue à l'intérieur de certaines limites pour que son corps/sa sexualité soit acceptable. Et encore cette recevabilité n'est valide, de surcroît, que dans la mesure où un homme — que l'on peut imaginer riche, blanc, parlant anglais et étant bien entendu hétérosexuel — serait exalté dans son ego de mâle dominant par la possession d'une femme qui saurait se rendre désirable afin de confirmer ou d'augmenter son pouvoir à lui.

Dans la vidéo qui m'intéresse, ce qui éclate, c'est la bulle de désirabilité. Voilà soudainement un sujet qui se transforme en objet mais qui, par la force de sa subjectivité, prend le parti d'une identité instable ou à tout le moins inhabituelle. Plutôt que de renforcer l'illusion de pouvoir de celui qui regarde, et donc potentiellement jouit de pouvoir regarder, la mise en scène souligne à traits marqués combien nous sommes l'objet d'une machination qui nous désubjective et nous déshumanise.

J'ÉCRIS MAINTENANT

Tout sacrifice est un retournement. [...] Ce retournement est le mouvement même de la liberté. Le sacrifice, même et surtout par son aspect le plus noir, le plus désespéré, est quand même une tentative pour sortir du cercle, de s'ouvrir à l'inespéré, d'imaginer un possible.

Anne Dufourmantelle

C'est bien beau tout ça, mais depuis six mois, ma gorge est en feu. La fatigue draine mon corps; je me sens lourde, incapable de quoi que ce soit. J'ai une amygdalite qui ne me lâche pas. Je fais de l'insomnie. Et curieusement, moi qui ne fais d'allergies à rien, je commence à avoir des infections aux yeux. D'abord, l'œil gauche. Pendant toute une semaine, je me promène avec un pois à l'intérieur de la paupière inférieure. Ça picote. Un matin, je me réveille et il est parti. Dans la journée, il réapparaît. Encore à l'œil gauche, mais un peu en retrait de son site initial. Durant un mois, j'ai l'œil rouge, sec, qui pique. Je ne suis capable de penser à rien d'autre, toujours ce globe qui m'irrite les nerfs. Puis, l'œil droit est atteint. Et je me mets à éternuer. Je me dis que ce sont les allergies. Mon médecin de famille me prescrit une consultation avec un allergologue. Moi, je suis bien contente : on va enfin pouvoir régler toute l'affaire et conclure à une banale infection saisonnière, mais non. Je ne suis allergique à aucun polluant, ni au pollen, ni aux poils de mes minettes, ni même à la poussière que j'accusais de tous mes maux. Les résultats de ces tests m'ont laissée perplexe.

J'ai fini par me dire que j'étais allergique au stress, à la performance, au système capitaliste, à tout ce qui pouvait se mettre entre moi et mon désir d'écrire, qui est essentiellement le désir de découvrir ma voix, d'aller vers elle dans son bégaiement.

J'étais malade parce que j'avais besoin qu'on me foute la paix, besoin de pouvoir me retirer dans la pénombre. De là, peut-être pourrais-je guetter le moment où adviendrait cette affaire dont j'avais eu vent, mais avec laquelle je n'avais pas tellement eu l'occasion de passer du temps : la voix de l'écriture, la découverte de ma voix à moi.

En quelque sorte, mon corps manifestait mon désir en me poussant stratégiquement là où je ne pourrais plus éviter de l'entendre. Ne me restait plus qu'à rassembler assez de courage pour lui faire don de moi, de mon attention.

Au début, j'ai pensé qu'il fallait que je me détende — du reste, je crois bien que je n'avais pas tort. Mais comment? Je découvrais que je ne savais pas me reposer, me poser, me déposer, m'appuyer sur quoi que ce soit ou qui que ce soit. Quand j'arrivais un tant soit peu à le faire, je prenais rapidement conscience que ce sur quoi j'avais pris appui, plutôt que de me servir de socle, m'enfonçait, générait un état de dépendance rigoureusement contraire à ce que j'avais l'impression de chercher. Je m'appuyais sur de l'échec. De contrariété en disgrâce, je dressais la liste de mes blessures, me confirmais dans mon ignorance et ma médiocrité.

Quelle merveille pour une société qui fonctionne par paliers hiérarchiques que de compter, au nombre de ses citoyennes, des personnes si mortifiées qu'elles mettent en branle, de manière tout à fait autonome, les mécanismes responsables de leur sentiment d'impuissance et d'illégitimité! L'amour et la douceur qu'il faut pour se relever d'un tel écrasement, je ne savais pas à quel point il doit être profond. Je reconnais qu'il est rare : je ne veux rien d'autre, pour le restant de ma vie.

Cette pensée autochtone : « on n'hérite pas de la terre de nos ancêtres, on en prend soin pour ceux et celles qui viendront après », m'a souvent soutenue au cours de ma

recherche, m'est souvent venue en aide dans les moments difficiles. Arriverons-nous à prendre soin de ce qui nous a été confié?

Peut-être pas. Les faits sont poignants : nous agonisons. Tout le monde est fatigué, a mal au dos, combat une dépression, des crises d'anxiété ou de panique ou une insomnie récurrente. On continue pourtant de courir, de foncer, de faire « quelque chose » de sa vie. C'est, il me semble, d'une solitude monumentale. Mais c'est stratégique : tomber en dehors du système, c'est carrément risquer sa vie, passer inaperçu. Être oublié. Mourir. Nous pourrions discuter de la place que chacun ou chacune d'entre nous occupe dans ce manège, dehors ou dedans, mais je laisse cela pour l'instant. Tout est question de perceptions, d'idéologie. Nous n'échappons à rien. Et nous n'y comprenons souvent rien du tout. Mais même là, le simple fait d'admettre l'irritation, la fatigue, le mal-être pourrait offrir la possibilité d'une rencontre, ouvrir un lieu où l'on déposerait les armes, où l'on cesserait si possible d'être des étrangers pour nous-mêmes.

LES FEUX DANS L'ÉVIER : LES FEUX DE L'ENFANCE

Au milieu des papiers qui jonchent le sol de ma chambre d'enfant, Ken et Barbie sont allongés l'un sur l'autre. Je décide qu'ils font l'amour. À côté, deux Barbie miment une scène érotique lesbienne. Elles frottent leurs hanches sans sexe et se zyeuvent « brillamment » comme dirait un mauvais roman, le sourire figé dans le plastique lisse. Est-ce que Mattel savait que les petites filles réécriraient les histoires de cul ou d'amour? Enlevez le sexe des poupées et elles redoubleront d'efforts pour le retrouver dans la bêtise surannée du rose et des diamants de plastique.

Je les abandonne à leurs ébats pour aller dîner. Sandwich au beurre d'arachide et lait au chocolat. Mon père n'est pas là, ma mère se détend. En mangeant, je songe à mes poupées laissées dans le secret de ma chambre. J'imagine leurs conversations, leurs gestes. Je suis persuadée qu'elles savent que je pense à elles; après tout, ce sont mes mains qui les ont placées comme elles se trouvent. Je suis la grande maîtresse. Sont-elles d'accord pour se soumettre à mon désir?

Mon sandwich terminé, je mets mon maillot et cours dehors chasser les papillons ou les libellules en attendant de pouvoir me baigner. Ça sent les feuilles de plants de tomates secouées par la brise de juillet. Le soleil pique l'épiderme sensible de ma peau. Enfin, ma mère me dit que je peux sauter dans la piscine. J'y passe la journée, le plus souvent sous l'eau pour ne plus entendre que mon cœur. J'admire les rayons qui filtrent, leurs changements d'intensité. À l'occasion, je repense à mes poupées. Je me dis que j'exagère : je devrais sûrement les libérer. Qui peut faire l'amour aussi longtemps, de toute façon? La fatigue — et peut-être la privation d'oxygène — prend le relais de mon désir, je finis par sortir de l'eau pour me sécher sur le *deck*.

Avant le souper, je reviens dans ma chambre. La plupart de mes poupées font la sieste. Par contre, je trouve l'une d'elles assise à sa table de travail. Installée sous la coiffeuse héritée de ma mère, Barbie cherche à créer un nouveau monde. Ses mains manquent de souplesse pour exécuter les boucles manuscrites. Son corps tremble de ne pas arriver à tracer le plus insignifiant des mots, la moindre lettre. Elle me voit qui l'observe. Comment met-elle le feu à ses papiers? Je ne sais pas. Sans savoir non plus comment elle y parvient, elle me fait comprendre qu'elle veut abolir son geste raté d'écriture. Une poupée n'écrit pas. On ne s'attend pas à ce qu'elle parle, encore moins qu'elle pense ou qu'elle crée. Quant à connaître les ondes qui soulèvent son corps durant la jouissance, sur cela aussi on préfère faire l'impasse. Et c'est précisément cette jouissance pensante que Barbie veut brûler.

J'entends mon père rentrer du travail. Ma mère nous appelle pour souper. Déjà, la coiffeuse est en feu et le miroir se déforme. J'aperçois Barbie, le corps boursoufflé de cloques. Mon lit flambe à présent et je reste là; derrière moi, c'est la panique. Je suis calme comme une cathédrale. C'est un double autodafé, le sien et le mien. Un acte de foi envers le désir : je trouverai une famille où je serai libre de créer. Mes cheveux sentent le roussi. Je n'ai pas mal. Une voix chante a capella, comme une prière, une incantation pour protéger ma chair. Je dis que je sais qu'il vaut mieux que je meure pour vivre. Barbie me murmure de fermer les yeux.

Elle est maintenant debout auprès de moi, dans le cercle de feu. Elle a une peau, des seins moelleux et une vulve. Elle prend ma main et nous sortons dans la rue. La famille est réunie. Barbie et moi sommes nues. La lumière miroite sur nos peaux. Tous sont ahuris : pourquoi suis-je nue avec cette femme qu'ils ne reconnaissent pas? Je dis que désormais je vivrai avec elle et que ce sera ma mère. Celle qui a traversé l'épreuve du feu, de la colère et du refus du statu quo pour recomposer jusqu'à la vie même sera désormais celle que j'appellerai maman.

SIX MOIS PLUS TARD

Je ne larmoie plus. Je ne suis plus tout le temps fatiguée. J'ai fait attention à la sensibilité de ma chair de parole²⁷. J'ai appris à « percevoir le presque inaudible²⁸ » pour découvrir que si c'était inaudible pour moi, c'est que je refusais de faire de la place à ce qui a mal, à ce qui passe au fond de soi-même pour raté. Parce que nous sommes tenus d'être sans défaites, sans failles, sans meurtrissures. Tenus de n'avoir pas d'aspérités qui nous empêcheraient de participer à la grande farandole du bonheur. C'est-à-dire de vouer notre existence à l'augmentation de notre potentiel de désirabilité sociale par l'accumulation de biens de consommation pour éviter de tomber dans l'ordre des *perdants*.

Cette idéologie trouve sa force dans la propagande continue à laquelle nous sommes obligées et obligés de répondre. Il n'y a pas d'échappatoire possible. Même si rien ne fonde en signification une telle bêtise — sauf, bien entendu, l'orientation patriarcale et

²⁷ Friedrich Nietzsche, dans Anne Dufourmantelle, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 24.

²⁸ Anne Dufourmantelle, *ibid.*, p. 24 et 26.

capitaliste consistant à dominer l'autre pour de ne pas succomber à sa domination — on m'a appris, afin de me protéger de moi-même, à ranger mes sentiments et mes sensations corporelles dans la catégorie du leurre, et donc à ne surtout pas m'y fier. *J'ai mal au ventre? Pas grave, ça va passer. Mal de tête? Pas grave. Passe par-dessus. Depuis le temps, tu devrais avoir surmonté cette difficulté. Tu ne dors pas? Mais c'est quoi ton problème? Tout le monde est capable de dormir! Non, mais vas-tu enfin arrêter de pleurer? Si les gens sont pauvres c'est qu'ils veulent bien l'être. Tu ne vas pas encore te plaindre parce que l'intégrité des femmes n'est pas respectée. On vit au Québec ma vieille. C'est pas si pire. Reviens-en. Calvaire!* Tout cela se révèle faux, évidemment : autant d'astuces pour me rendre obéissante, pour me faire accepter de remettre mon pouvoir dans les mains de qui saura mieux que moi distinguer ce dont j'ai besoin ou envie personnellement ou politiquement. Si bien que malgré ma résistance, j'ai longtemps ignoré (et abandonne encore trop souvent) ma capacité à percevoir ce qui parle doux. Car « la douceur apparaît d'abord comme une défaillance²⁹ ». Et pourtant, ce doit être une force terrible pour que l'on s'emploie si farouchement à son éradication. Sans doute puise-t-elle sa subversion en ce qu'elle incarne un « autre vivre³⁰ » ou, à tout le moins, le désir d'un autre vivre.

En effet, la douceur demande du temps. Devant la rapidité commandée par l'idéologie marchande, elle se découvre blessée, atrophiée. Or, rien ne naît dans la brutalité ou la vitesse. Au contraire, on trouverait plutôt là les traces d'une mort précipitée : saccage de la nature, du système de santé ou de l'éducation, massacre de la pensée au profit non pas de l'émotion, mais du sensationnalisme. Dans le paradigme de la rentabilité, on cherche toujours l'effet, l'impression, l'apparence.

Très franchement, je déteste tout ce qui va vite. Je n'ai aucun mérite à ce désamour; je m'en sens tout simplement incapable. Je m'avoue facilement dépassée par la rapidité à laquelle circule l'information, si bien que je n'y comprends plus rien. Et que je me découvre distraite; soumise à un régime abrutissant de stimulations, mon attention est violentée, déconstruite, dispersée.

²⁹ Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, op. cit., 78.

³⁰ *Ibid.*, p. 79.

Qui bénéficie de cette attaque portée à la douceur? Douceur de vivre, disait-on jadis les dimanches, quand les commerces étaient fermés. À force de se sentir démunis sans trop avoir le temps d'appréhender ce qui, au juste, nous dépossède, on finit par adhérer à la vitesse parce qu'elle nous est présentée comme l'unique solution à notre désarroi. Alors que ce dont nous sommes privés et avides, c'est de silence, de lenteur, de liens et de douceur.

Qui a bien pu nous convaincre que nous n'étions pas capables de nous maintenir dans le silence et l'inactivité? Et comment récupérer cette puissance perdue?

Chacun-chacune trouvera sa méthode au moyen des réseaux de solidarité, mais en fin de compte on en reviendra à la respiration, à l'exercice, le plus conscient possible, de la voix, et à la pratique rigoureuse d'une douceur hospitalière à ce qui vient, tout en maintenant ancrée la force nécessaire au refus des brutalités.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES THÉORIQUES

Adorno, Theodor W., *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot et Rivages, 2003, 356 p.

Agamben, Giorgio, *Idée de la prose*, Paris, Christian Bourgois, 1998, 127 p.

———, *Nudités*, Paris, Payot et Rivages, 2012, 168 p.

Agamben, Giorgio, et Valeria Piazza, *L'ombre de l'amour. Le concept d'amour chez Heidegger*, Paris, Payot et Rivages, 2003, 102 p.

Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, 377 p.

Arendt, Hannah, *Idéologie et terreur*, Paris, Hermann, 2008, 123 p.

Benjamin, Walter, *Critique de la violence*, Paris, Payot et Rivages, 2012, 156 p.

Boisclair, Isabelle, Lucie Joubert, Lori Saint-Martin, *Mines de rien*, Montréal, Remue-Ménage, 2015, 155 p.

Broda, Martine, *L'amour du nom. Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti, 1997, 260 p.

Butler, Judith, *Qu'est-ce qu'une vie bonne?*, Paris, Payot et Rivages, 2014, 109 p.

———, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, La découverte, 2010, 180 p.

———, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte, 2006, 283 p.

Collot, Michel, *La matière émotion*, Paris, PUF, 1997, 334 p.

Deleuze, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, 184 p.

Delphy, Christine, *Classer, dominer : qui sont les « autres »?*, Paris, La fabrique, 2008, 227 p.

Didi-Huberman, Georges, *Survivance des lucioles*, Paris, Minuit, 2009, 141 p.

- Dillard, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois, 1996, 122 p.
- Dufourmantelle, Anne, *Puissance de la douceur*, Paris, Payot et Rivages. 2013, 143 p.
- , *Éloge du risque*, Paris, Payot et Rivages, 2011, 308 p.
- , *La femme et le sacrifice. D'Antigone à la femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007, 299 p.
- , *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, 135 p.
- Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 123 p.
- , *La douleur*, Paris, Gallimard, 1985, 217 p.
- , *La passion suspendue. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, Paris, Seuil, 2013, 187 p.
- Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, 2003, 148 p.
- Federici, Sylvia, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève et Paris, Entremonde et Senonevero, 2014, 459 p.
- Fedida, Pierre, *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, 521 p.
- Forrester, Viviane, *Violence du calme*, Paris, Seuil, 1980, 224 p.
- Halberstam, Judith, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke university press, 2011, 211 p.
- Irigaray, Luce, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit, 1985, 325 p.
- Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997, 128 p.
- Lapierre, René, *L'entretien du désespoir*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 107 p.
- Lebrun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Gallimard, 2000, 306 p.
- Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, le livre de poche, 1971, 347 p.
- O'Green, Pattie, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*, Montréal, Remue-Ménage, 2015, 125 p.
- Pinkola Estés, Clarissa, *Femmes qui courent avec les loups*, Paris, Grasset, 1996, 487 p.

Ruth Gilbert, Paula, *Violence and the Female Imagination. Quebec's Women Writers Re-frame Gender in North American Culture*, Montréal, McGill-Queen's University press, 2006, 426 p.

Théorêt, France, *Écrits au noir*, Montréal, Remue-Ménage, 2009, 167 p.

Weil, Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1991, 209 p.

Zambrano, Maria, *Philosophie et poésie*, Paris, José Corti, 2003, 172 p.

Zizek, Slavoj, *Violence*, New York, Picador, 2008, 262 p.

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Amyot, Geneviève, *Dans la pitié des chairs*, Montréal, Le Noroît, 1982, 117 p.

Aragon, Louis, *La défense de l'infini*, Paris, Gallimard, 1997, 567 p.

Audet, Martine, *Je demande pardon à l'espèce qui brille*, Montréal, L'hexagone, 2010, 65 p.

Beckett, Samuel, *Compagnie*, Paris, Minuit, 1980, 87 p.

Calamity Jane, *Lettres à sa fille*, Paris, Payot et Rivages, 2014, 109 p.

Cocteau, Jean, *Démarche d'un poète*, Paris, Grasset, 2013, 141 p.

David, Carole, *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 74 p.

Des Roches, Roger, *La cathédrale de tout*, Montréal, Les Herbes rouges, 2013, 70 p.

Desrosiers, Geneviève, *Nombreux seront nos ennemis*, Montréal, L'oie de Cravan, 2011, 96 p.

Doré, Kim, *Maniérisme le diable*, Montréal, Poètes de brousse, 2008, 69 p.

Dupré, Louise, *Tout près*, Montréal, Le Noroît, 1998, 93 p.

———, *Chambres*, Montréal, Remue-Ménage, 1991, 90 p.

Harton, Catherine, *Francis Bacon apôtre*, Montréal, Poètes de brousse, 2012, 71 p.

Homère, *Odyssée*, Paris, Gallimard, 1999, 512 p.

- Khoury-Ghata, Vénus, *Le livre des suppliques*, Paris, Mercure de France, 2015, 145 p.
- Lalonde, Catherine, *Corps étranger*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 117 p.
- Langlais, Tania, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 97 p.
- Lapierre, René, *Love and Sorrow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 72 p.
- , *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 161 p.
- Lasker-Schüler, Else, *Mon piano bleu. Poésie complète, tome 1*, Paris, Fourbis, 1994, 381 p.
- Les mille et une nuits, tome 1*, Paris, Flammarion, 2004, 452 p.
- Lispector, Clarice, *Agua Viva*, Paris, Des femmes, 1973, 259 p.
- Monette, Hélène, *Le diable est aux vaches*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 1991, 108 p.
- Plath, Sylvia, *Poems*, New York, Alfred A. Knopf, 1981, 254 p.
- Smith Gagnon, Maude, *Une tonne d'air*, suivi de *Un drap. Une place*. Montréal, Tryptique, 2014, 144 p.
- Stein, Gertrude, *Lève bas-ventre*, Paris, José Corti, 2013, 78 p.
- Vanier, Denis, *Tu me trompes avec un oiseau*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 73 p.
- Yvon, Josée, *Pages intimes de ma peau*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 2015, 153 p.
- , *La cobaye*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 110 p.
- , *Maîtresses-Cherokees*, Montréal, VLB éditeur et le castor astral, 1986, 132 p.
- , *Travesties-kamikazes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1979, 82 p.

ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES

- Coates, Alli; Signe Pierce, *American Reflexxx*, New York, 2013, 14 min. 02 s.
- Duras, Marguerite, *Détruire, dit-elle*, France, 1990, 100 min.
- Godard, Jean-Luc, *Adieu au langage*, France, 2014, 70 min.